



Le tissé-ensemble du monde

**En quête de complexité
par les traits et les mots**

Jean-Pierre Bréchet
Textes et Trames

La trame que l'on voit représente le tissé-ensemble.

Le tissé-ensemble signifie la complexité. Il offre, dans le registre du visible, une compréhension possible du concept de complexité que l'on tire du latin *complexus* : l'écheveau impossible à démêler, les liens tissés indéfectiblement qui interdisent de séparer, de dissocier, d'isoler.

Au compliqué correspondrait, à l'opposé, la possibilité de défaire, de détricoter et de décomposer en fils simples, étirés, isolés, une trame que l'on pourrait alors reconstituer.

La complexité ne serait donc pas la complication.

Dans la sphère des idées ou du jugement que l'on porte sur le monde, elle traduirait l'impossibilité de tirer les choses au clair, l'impossibilité de parvenir à objectiver l'objet ou le phénomène, l'impossibilité d'en épuiser la connaissance. Mais n'est-ce pas le cas général ? La réponse est oui.

Une part d'ignorance nous affecte inéluctablement. Cela vaut pour les connaissances que nous formons. Cela vaut pour les actions que nous anticipons. Cela vaut pour nous. Nous ne pourrons jamais nous connaître complètement. Je ne saurai jamais qui je suis. Ni par moi-même, ni par les autres. Réunissons un médecin, un psychologue, un spécialiste de la biologie ou bien encore des histoires de vie, chacun apportera son regard, éclairera un aspect, mais le mystère du tout demeurera, c'est-à-dire de moi, c'est-à-dire de nous.

Nous sommes un mystère à nous-mêmes. Nous ne pourrons le lever par nous-mêmes. Je nous déclare donc complexes, devant l'impossibilité de me connaître et de nous connaître.

Complexités au pluriel ou *complexité* au singulier ?



Trame, 46/38, acrylique sur toile, 2019

Des complexités plurielles, multiples, particulières à une classe d'objets ou de phénomènes, singulières et associées à un objet ou un phénomène ? Ou bien la complexité unique, désignation d'une propriété générique du monde dans la variété de ses objets ou de ses phénomènes ? Le monde serait complexe, nous serions confrontés à la complexité.

Aucune des deux réponses n'apparaît satisfaisante, parce que, dans les deux cas, le danger guette d'une compréhension de la complexité comme un attribut propre aux objets, aux phénomènes ou au monde. Or la complexité, c'est toujours l'observateur qui la désigne. C'est l'humain qui dit la complexité, qui attribue des propriétés de complexité aux objets, aux phénomènes, au monde. Les objets, les phénomènes, le monde ne sont pas complexes en eux-mêmes.

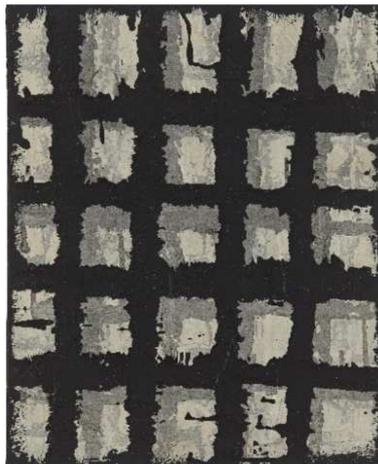
Préférons alors parler de complexité au singulier, car la complexité signifie une façon d’appréhender le monde. Elle existe par la médiation d’une faculté de connaître consciente d’emprunter les voies d’une pensée de la complexité. Edgar Morin s’en est fait l’ardent défenseur. La complexité attribuée au monde est l’expression d’une complexification de l’interprétation. Elle ne peut se comprendre que comme cela, puisque c’est nous qui signifions la complexité et, de ce fait, la postulons. De la même façon, le simple est toujours le simplifié, le résultat d’un processus de simplification disait Gaston Bachelard.



Trame, 41/27, acrylique sur toile, 2019

La complexité est donc du côté de l’interprétation lucide, consciente des moyens de connaissance qu’elle engage. Elle réside dans la possibilité de connaître ce qu’est connaître, de comprendre ce qu’est comprendre, de penser sa pensée.

« Comment la pensée peut-elle se penser elle-même ? » se demandait Charles Sanders Peirce à la fin du 19^e siècle. Par les moyens de la pensée devait-il naturellement répondre, par la pensée capable de se considérer elle-même comme objet de connaissance dans une posture réflexive. Il va donc falloir travailler à bien penser, par nous-mêmes.



Trame, 35/27, acrylique sur toile, 2019

Quand donc attribuer des propriétés de complexité à ce qui retient notre attention ? Lorsque qu'inéluctablement quelque chose nous échappe dans notre quête de connaissance. A moins que la complexité ne soit que le reflet ou l'expression de nos difficultés de connaître et alors, à un titre ou un autre, erreur ou illusion. Dès lors, l'espoir d'un dépassement de ces difficultés demeurerait-il un horizon possible, accessible ? La complexité ne serait-elle que le constat daté de nos ignorances du moment ? La réponse est non.

La complexité s'associe à nos limitations proprement humaines, tant dans la sphère de l'existence que dans celle de la connaissance. La finitude de l'existence va de pair avec l'incomplétude de la connaissance. Si nous étions omniscients au monde, celui-ci serait alors nous, la question même de la complexité ne se poserait pas, nous serions le monde, nous saurions¹. Mais nous ne sommes pas le monde, nous en faisons partie.

Dans la sphère de la connaissance, la complexité accompagne notre présence participative au monde qui nous accueille, auquel nous appartenons, auquel nous sommes. Notre existence séparée est aussi, en même temps, une appartenance. La communication avec le monde est à ce prix, d'une inhérence fondamentale qui conditionne notre faculté de connaître, et donc de signifier la complexité.

Postulons donc la complexité.

Le *complexus*, le tissé-ensemble, le tissé du monde signifie le monde. Ce n'est pas n'importe quel tissé, ou n'importe quel tissu mais bien celui qui multiplie les chaînes et les trames, duplique les nœuds, s'étend d'est en ouest, du nord au sud, mêle, agglomère, densifie, étire, distend, fond, troue aussi, à l'infini. C'est le tissu-monde, la trame-monde, le tissé-ensemble de notre monde : la pierre, l'eau, l'arbre, le feu, nous, chaque parcelle de matière, le vide et le plein, la matière et l'énergie inconnues dont on décèle la mystérieuse présence, les particules ou les ondes que nous saisissons par nos perceptions, nos instruments et notre raison, nous sommes tissés ensemble depuis l'origine. Depuis ce que nous considérons comme l'origine. Disons dans le flux et l'essor du cosmos, du macro-monde cosmique qui nous dépasse, dans le flux et l'essor de l'inframonde quantique, mystérieux, poétique que nous ne voyons pas, qui nous traverse, nous constitue et nous dissout. Mais n'oublions pas le nôtre, le monde que nous percevons, celui qu'Edgar Morin désigne comme la bande moyenne de l'État auquel nous avons conscience d'appartenir, entre macrocosme et microcosme. Dans ce monde-là, nous nous repérons, nous existons.

Parties prenantes d'un même monde, nous sommes constitutifs d'une création continuée qui nous lie. Elle nous rend ces liens visibles par les similarités, les appartenances et les échanges. Elle les dissimule derrière les différences, les séparations, les distinctions trompeuses, les cache encore au creux de la matière, au cœur de l'invisible.

Nous désignons des séparations quand il s'agit de distinctions que nous opérons. Nous confondons quand il faudrait unir simplement par la raison.

La belle et ancienne formule mise au fronton de la complexité par Edgar Morin devrait être à jamais notre mot d'ordre pour penser : « Unir sans confondre, distinguer sans séparer ». *Reliance* comme maître-mot nous suggère-t-il.

Notre appartenance au monde, à un même monde, est le fruit d'un tissage originel, plus ou moins distendu, accidenté, avec ses nœuds et ses trous, ses dispersions, ses déchirures, ses densifications, ses vides apparents, histoire en cours et à jamais inachevée de l'ordre et du désordre, des interactions, des affinités et des répulsions.

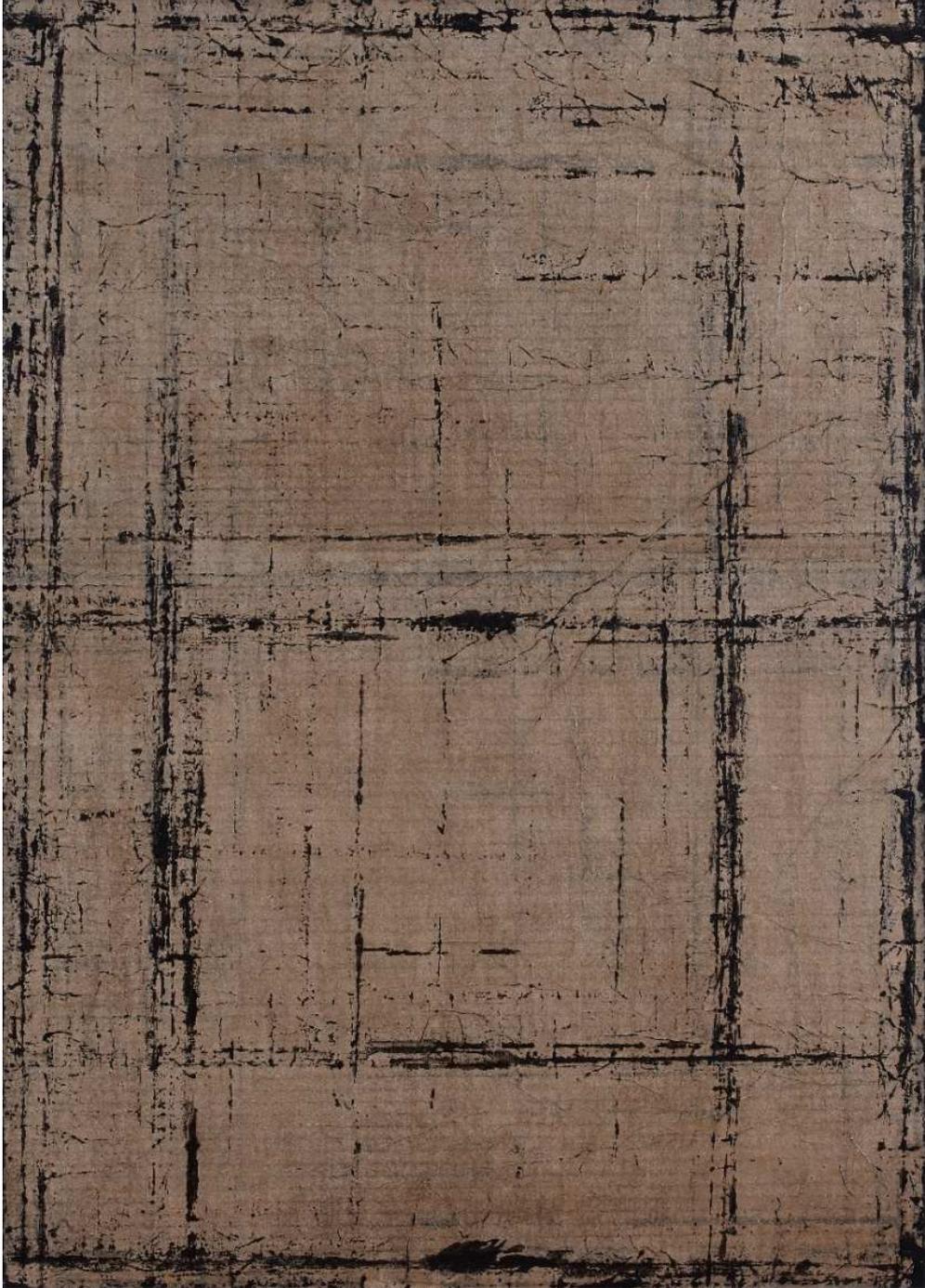
Le monde toujours nous tisse. Le monde se crée, toujours se crée. En ce moment même la création perdure. Descartes l'a bien compris : la conservation est création. La toile du monde se tisse à chaque instant, encore et toujours.

« La femme qui tisse le sait bien » suggère Ogotomméli à Marcel Griaule² qui se demande si le métier à tisser était avec la forge sur le système du monde. « Le génie déclamait et ses paroles colmataient tous les interstices de l'étoffe ; elles étaient tissées dans les fils et faisaient corps avec la bande. Elles étaient le tissu lui-même et le tissu était le verbe. Et c'est pourquoi étoffe se dit *soy*, qui signifie 'c'est la parole'. Et ce mot veut dire 7, rang de celui qui parle en tissant ».

Le mystère et la foi densifient la parole, accompagnent la transmission. Ogotomméli, avec ses mots, signifie le monde.

Imaginons.

La femme coupe le fil du tapis, rompt le jeu de la chaîne et de la trame comme on coupe le cordon ombilical. La vie advient, le tapis prend son autonomie, la femme le considère : un monde possible, un monde créé, un monde façonné qui déjà lui échappe. Le mystère demeure. Le tapis n'est qu'une évocation. Le tapis n'est pas le monde, il ne peut être mystère puisqu'il est. La femme voit en lui le mystère. Nous voulons voir en lui le mystère.



Trame, 162/114, acrylique sur toile, 2016

Quel mystère ?

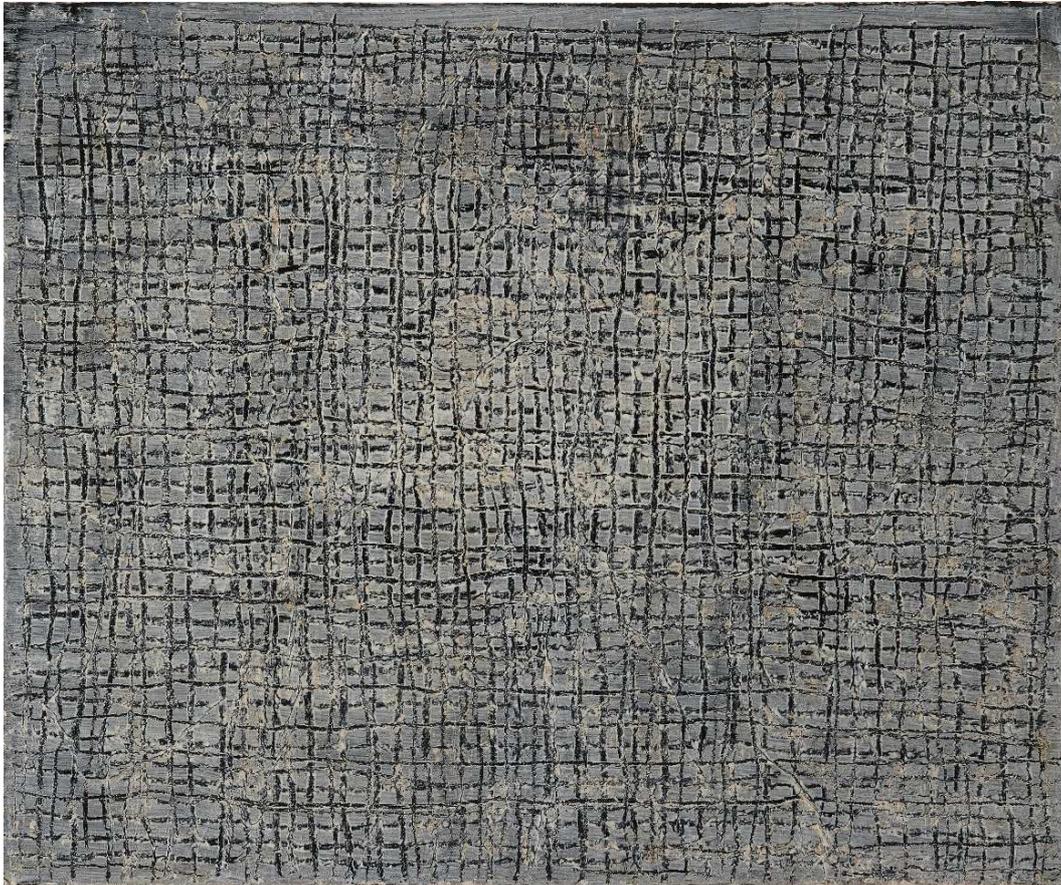
Le Mystère, c'est le Un, le Tout, le monde-non-séparé, l'indifférencié et le silence, dit Plotin. Pour le moine Shitao, c'est l'Unique trait de pinceau associé au Un absolu dans son état ineffable, antérieur à tous les phénomènes. C'est la Suprême simplicité d'avant la division et l'apparition des Étants, l'origine de toutes choses, comme le bloc de bois brut qui contient toutes les sculptures imaginables à l'état virtuel : « pure virtualité contenant tous les possibles, sans s'être encore mutilée pour devenir l'expression limitée et spécialisée de l'un d'eux » commente Pierre Rickmans sur les propos du moine Citrouille-Amère³. Le Un situé au-delà de tout attribut, sans limite, sans nous puisque nous n'existons pas, avec nous puisque nous en sommes ou, plutôt, nous en serions. Nous n'existerions pas encore mais nous serions programmés dans le tourbillon qui s'annonce. Présence potentielle, possible, vraisemblablement annoncée pour Ogotomméli. Hypothèse. Croyance. Aporie. Impossibilité logique de l'envisager.

Que dire ?

A la finitude radicale de notre existence fait écho la limite absolue de notre connaissance. Ce n'est pas une limite de laquelle nous nous rapprocherions par les progrès du savoir. Pascal l'a bien compris qui nous dit qu'avec tout progrès de la sphère du savoir croît l'interface avec l'inconnu.

Prise de conscience de l'inconnaissable, plus justement de l'inconnaissabilité qui est et demeurera à jamais notre lot.

Pascal toujours : « Nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. [...] Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti. »



Trame, 46/38, acrylique sur toile, 2019

Abandonnons donc définitivement les acceptions linéaires d'une limite toujours repoussée. Car il ne s'agit pas de cela, mais de la béance, du manque, de la faille inéluctable de la connaissance et de la raison liée à notre invraisemblable présence au monde. Némésis ou la Limite, au singulier et avec une majuscule, comme expression de la finitude radicale de l'existence et de la connaissance, de la finitude qui manifeste aussi la possibilité de l'existence et de la connaissance.

Dès lors, l'angoisse, la peur.

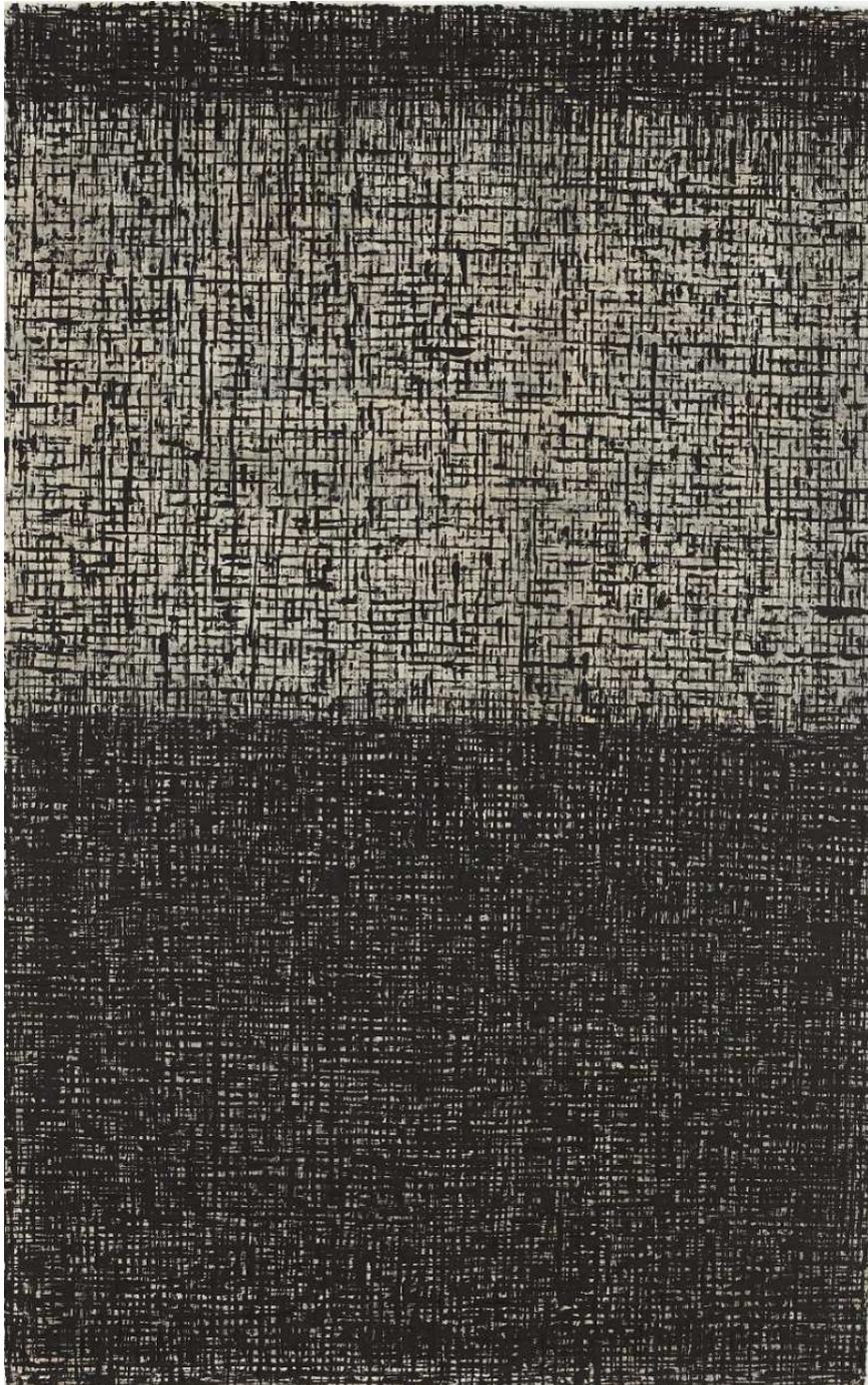
Comment vivre le manque, l'effroi de notre présence insensée, l'inanité alors de toute chose ? Comment se rassurer ?

La quête de certitude, de l'immuable et du permanent, anime les hommes depuis toujours dit John Dewey⁴. Ils la mènent dans la sphère de la connaissance car elle les fuit dans la vie et dans l'action. Notre refuge serait le monde des idées et des concepts. La doctrine ? La religion ? La science ? Mais nul répit n'est à attendre. Incomplétude. La docte ignorance s'impose comme notre lot affirme et démontre Nicolas de Cues après Maître Eckart. Elle participe à l'attitude digne de l'homme face à l'infini retient encore le Cusain⁵. D'ailleurs, la plus belle chose que nous puissions éprouver ne serait-ce pas le mystère des choses suggère Albert Einstein lorsqu'il s'interroge sur sa vision du monde⁶.

Que pouvons-nous alors savoir ?

L'inconnaissabilité qui accompagne notre présence connaissante au monde, s'invite comme l'expression de la finitude indépassable de notre existence et de notre connaissance. Nous sommes dans le mystère du monde, nous en faisons partie. Le monde n'est pas extérieur à nous. Aucune chance de le mettre à distance, d'en faire un problème indépendant de nous. Contextualité fondamentale : l'origine du mot nous suggère de nouveau que quelque chose se tisse avec nous. Nous sommes du tissé du monde. Nous sommes du texte du monde. Le texte que jamais nous ne pourrions avoir devant nos yeux comme un livre ouvert car nous sommes dans le livre, entre les mots ou dans les mots. Nous sommes dans les pages d'un livre dont nous ne pouvons nous extraire, quand bien même serions-nous aussi auteur, à notre niveau, entre présence consciente et maîtrise d'un langage. Mais le tout du livre n'est pas pour nous.

Que peut alors apporter l'œuvre peinte ? Un langage pour dire le monde serait-il possible ? La trame peinte peut-elle suggérer la complexité ?



Trame, 220/140, acrylique sur toile libre, 2016

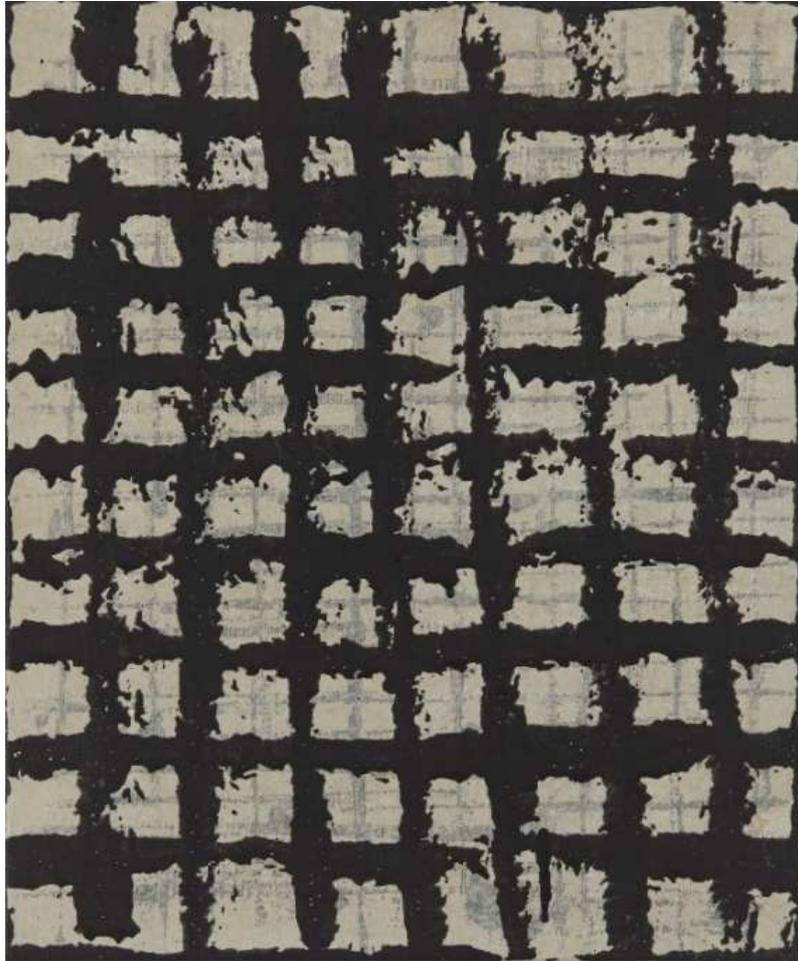
Une peinture n'est pas complexe quand bien même son auteur chercherait à exprimer quelque chose qui a trait à l'idée qu'il se fait de la complexité. Certes, la pratique de la peinture, le cheminement qu'elle engage peut se revendiquer comme un jeu avec l'ordre, le désordre, les recouvrements et les émergences : engager un protocole de travail, décider d'une verticalité ou d'une horizontalité, choisir des épaisseurs et des outils adaptés, privilégier une substance, puis réaliser et soumettre alors ses idées à la matière, aux aléas, aux accidents, aux bonnes ou mauvaises surprises. Ce cheminement qui tisse les traits et les matières, les fils de chaîne et les fils de trame, pourrait-il être le construit même du tissé-ensemble et, à ce titre, une complexité effective, mystérieuse ?

On ne peut répondre par l'affirmative, même si les intentions de l'auteur, du peintre, s'expriment dans une pratique et un cheminement. Le tableau n'est pas complexe. C'est le regard du spectateur qui fonde la reconnaissance de la complexité. Le travail de peinture, tout comme son résultat, peuvent paraître simplistes, inintéressants, prétentieux. Ils peuvent légitimement être considérés comme éminemment insignifiants, ridicules et disqualifier leur auteur et son œuvre. Si vous le pensez, vous avez raison.

Redisons-le : la complexité se comprend comme une attribution de propriétés aux objets, aux phénomènes ou au monde par celui qui observe, juge ou critique. Si vous n'attribuez pas cette propriété de complexité à la peinture, à toute peinture, elle ne saurait l'avoir en elle-même.

Mais elle peut être qualifiée de complexe par le spectateur si celui-ci investit l'*entre*⁷, l'espace physique et intellectuel qui le sépare de l'œuvre qu'il regarde et peut-être interprète. Une fécondité interprétative est à ce prix, d'une occupation de l'espace de médiation, de transition, pour attribuer un sens, pour ressentir une émotion, pour percevoir un mystère. Celui-ci n'est ni dans l'objet ni dans le sujet, il s'élabore dans l'interaction. Il naît du regard, d'une perception, d'une interprétation, d'un dialogue.

Quelle est alors la vérité de la trame ? La trame serait-elle l'expression du mystère, du mystère du monde ?

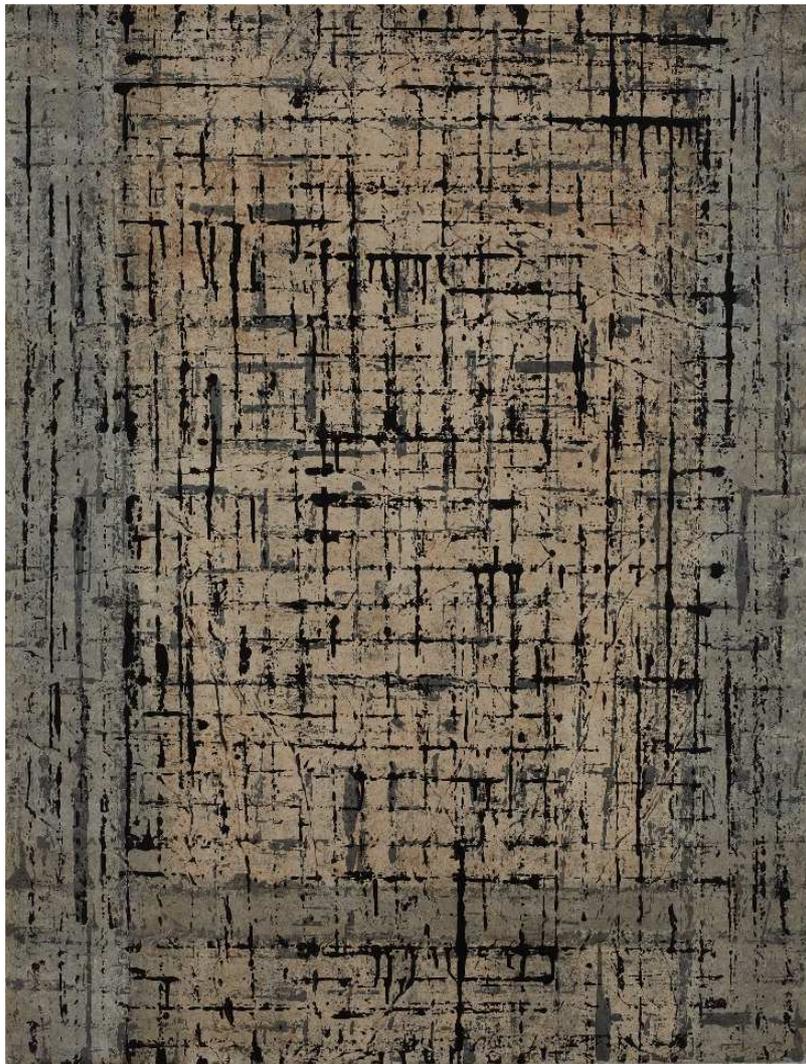


Trame, 35/2, acrylique sur toile, 2019

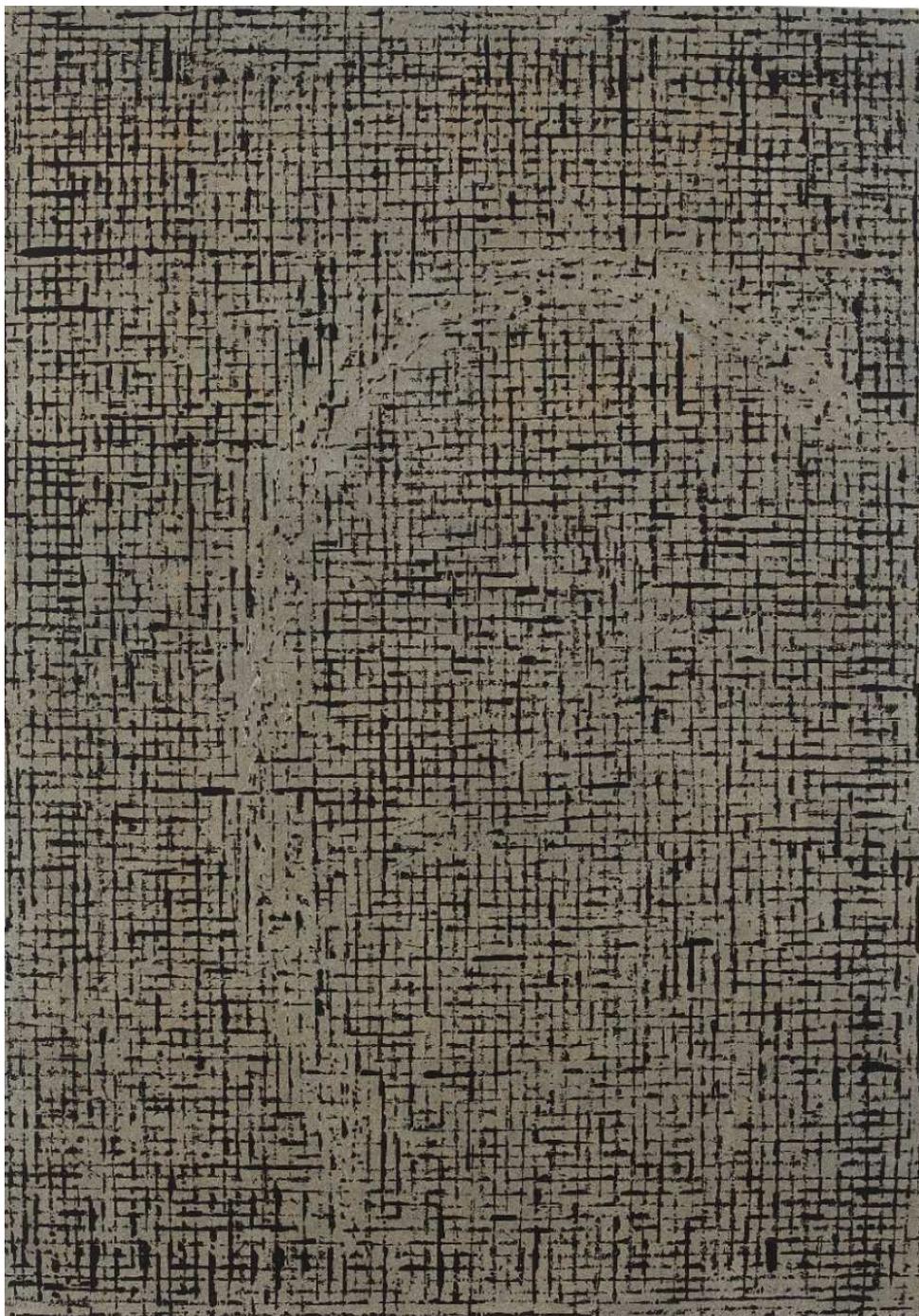
Nous opérons le tissage. La pensée organise la connaissance du monde en s'organisant elle-même. Mais comment alors dépasser la confusion, comment parler du monde, témoigner du monde auquel nous sommes avec quelque chance d'objectivité, ne serait-ce que d'objectivation simplement contextuelle ? Comment dire par le langage ou l'écriture la vérité d'une nature sans langage et sans écriture propres, directement accessibles, sauf à dire que nous en sommes les porte-paroles ?

Quelle médiation vers la vérité envisager pour nous, les humains, plongés dans le monde, malgré nous, sans notre accord ?

L'idéal de complexité de la science contemporaine est de restaurer les solidarités entre tous les phénomènes disait Gaston Bachelard pour définir le nouvel esprit scientifique qu'il souhaitait promouvoir. « Je dis que la pensée complexe est une pensée qui relie » reprend Edgar Morin. Complexité, *complexus*. Tissons alors la connaissance du monde, de ce qui constitue le monde puisque nous le voyons tissé.



Trame, 116/89, acrylique sur toile, 2016



Le grand chemin, trame, 162/114, acrylique sur toile, 2018

Comment rendre compte du tissé du monde par l'écriture ou le langage ?

Une médiation par les situations vécues qui tapissent le monde se présente comme une première réponse. C'est celle du *Yi Jing*, du *Grand livre des mutations*. Le *Classique du changement* serait-il l'expression de la texture du monde, de son tissé, de sa trame ?

La pratique du *Yi Jing* opère « à la manière d'une navette qui passe et repasse inlassablement sur la même chaîne » nous dit Anne Cheng⁸. Les signes se tissent pour le lecteur familiarisé avec leurs motifs récurrents, les textes alors s'éclairent, leur sens s'élabore. A son propos, Cyrille J.-D. Javary et Pierre Faure⁹ font observer qu'une situation renvoie à beaucoup d'autres, présentant des liens de similitude, de complémentarité ou d'antagonisme : le *Yi Jing* n'est pas un texte, ni un discours sur l'univers, mais une structure cohérente et porteuse de sens en elle-même, « un réseau infiniment tissé, une formidable machine à connexions, un diamant dont la multiplicité des facettes et la richesse des agencements étaient jusqu'alors complètement passées inaperçues ». L'hypertexte avant l'heure.

Mais nous, ici, en occident, nous tissons des mots, non des idéogrammes, trigrammes ou hexagrammes du *Grand livre*.

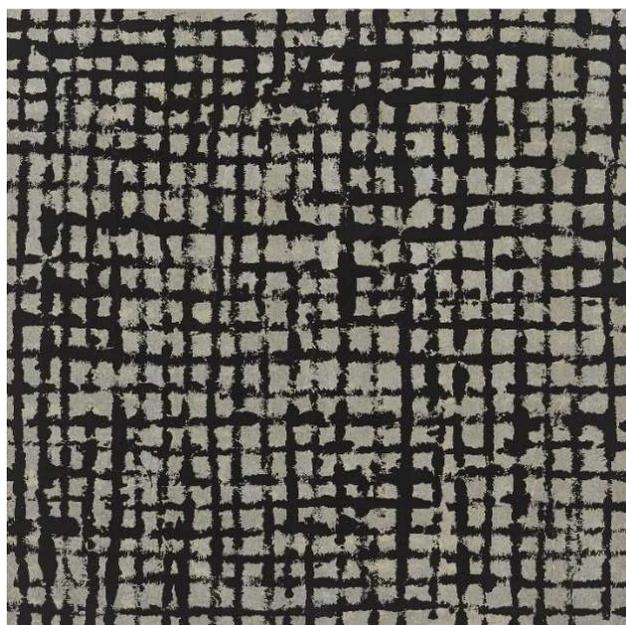
Comment procéder par les mots pour exprimer la réalité, la complexité qu'elle signifie, le tissé-ensemble qu'elle suggère ?

Comment sortir de la profusion et de la confusion, organiser le processus de pensée ? Comment tisser les mots pour rendre compte du tissage du monde ?

Toutes ces questions se posent à nous depuis que nous sommes au monde, depuis que les hommes vivent, parce que nous sommes, existons, avons un langage, disposons d'une conscience réflexive, conscience de la conscience.

Quel sera notre point de départ, notre ancrage, le socle à partir duquel nous pouvons espérer construire une connaissance sans fondement autre que celui que nous lui donnons ?

Partons de la perception comme accès à la connaissance. Nul ne peut nier que la perception soit au fondement de toute théorie disait Albert Einstein. Bien avant lui, le moine Shitao affirmait une idée proche : « En ce qui concerne la réceptivité et la connaissance, c'est la réceptivité qui précède, et la connaissance qui suit ; la réceptivité qui serait postérieure à la connaissance ne serait pas la véritable réceptivité. » Posons donc la perception au fondement de la connaissance, de la possibilité de connaître¹⁰. Précisons. Non les perceptions plurielles, multiples, évolutives, mais *la* perception : le phénomène premier de la perception comme possibilité d'accès. C'est parce que nous partageons des propriétés communes avec le monde, qu'elles soient physiques, biologiques ou sociales, qu'une sensibilité et une perception deviennent possibles.



Trame, 50/50, acrylique sur toile, 2019

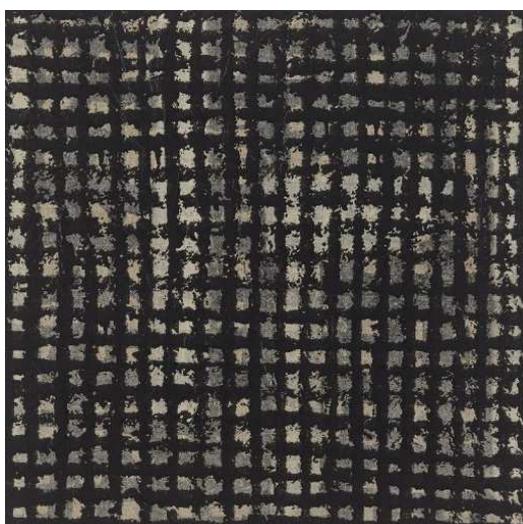
Précisons encore : nous prétendons partir de la perception, mais ayons déjà à l'esprit que l'interprétation s'invite. La perception est interprétation. Elle implique nos capacités cérébrales, de traitement de l'information et de jugement.

Comment envisager les propriétés de la perception, à la fois captation sensible et interprétation raisonnée ?

Nous percevons les tables, les arbres, les êtres que nous saisissons dans leur concrétude, et qu'ainsi nous nommons. Mais nous ne disons rien de leur nature particulière, des champs gravitationnel ou magnétique qui les constituent. Nous posons notre coude et nos stylos sur la table, dans l'inconsciente tranquillité rassurante d'un monde stabilisé, à notre échelle. Mais les électrons s'agitent, une vie tumultueuse s'exprime dans le vide que nous ne percevons pas, dont nous oublions l'existence. Que dire d'ailleurs de la réalité quantique de la table ? Que sont les particules quantiques avant qu'on les observe ? demande Michel Cassé¹¹. « Elles ne sont pas, elles cherchent à être et nous pouvons calculer les chances de leur apparition dans l'espace et le temps. C'est l'observation qui donne l'existence. Être, plus que jamais, c'est être perçu ».

Notre perception pour intelligente qu'elle soit, pour consciente qu'elle soit d'elle-même, est toujours partielle : l'incomplétude, le manque. « C'est non seulement dans une constitution logique commune mais dans une incomplétude logique commune que la pensée communique avec l'univers » nous dit Edgar Morin. La dynamique du manque est celle de l'instabilité, du changement, de l'existence et de la finitude qui l'accompagne. Les choses ne sont jamais figées, les situations et les interprétations jamais arrêtées, car le propre de l'incomplétude est d'interdire toute idée d'acquis, de dissoudre les repères de la certitude. Avec la vie, le *procès*¹², naît l'impossibilité de maîtrise achevée. Seul le mouvement, le cyclique, l'alternance, l'oscillation, à l'image du cœur qui bat ou de la respiration et de ses temps d'inspiration et d'expiration, assurent un maintien provisoire, toujours menacé, mais qui fonde la vie, qui assure la viabilité, c'est-à-dire le chemin praticable de nos vies. Alors la certitude n'est pas à concevoir comme l'horizon de la pensée. Elle est « ce que l'homme veut » nous dit John Dewey, mais il faut nous en départir car « on ne peut la trouver dans l'action et la fabrication pratiques qui se produisent dans l'horizon d'un avenir incertain, et impliquent des périls, le risque de mésaventures, la frustration et l'échec ». Or la vie est action. La pensée est action. Connaître est un acte.

Oublions donc tout espoir de complétude rassurante dans la sphère de la connaissance ancrée dans notre vie. L'incomplétude de la connaissance est la loi, la quête de complétude un fantasme. D'ailleurs, plus nous avançons dans la connaissance, plus le mystère s'épaissit, se densifie. Pascal l'avait bien compris. Posons donc une propriété d'incomplétude qui accompagne la possibilité de la connaissance et de la vie. Posons l'incomplétude comme un premier invariant de notre rapport physique et idéal au monde.



Trame, 50/50, acrylique sur toile, 2019

Mais si l'incomplétude est la règle, que dire de l'objectivité ? Est-elle envisageable ? Sommes-nous capables d'une objectivité universelle, valable pour chacun en tout temps et en tout lieu ?

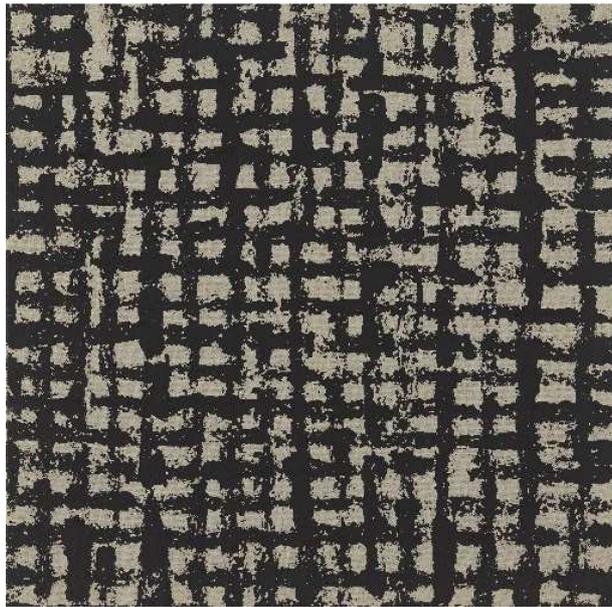
La réponse est non, quand bien même aurait-on le souci d'être fidèle à ce que nous percevons. La perception s'ancre dans une autoréférence, dans un sujet percevant et connaissant, avec son corps, ses facultés et ses limitations. La perception partielle est aussi inévitablement partielle : elle engage un point de vue, une subjectivité, une émotion ou un éprouvé. Au fondement de la démarche scientifique elle-même, il y a intuition, question, intelligibilité ouverte, conviction et projet original d'investigation du monde.

Certes, on peut rechercher à un degré ou un autre le consensus intersubjectif, établir des protocoles d'expérimentation et de production de la connaissance reproductibles dans la perspective de lois validées. Mais il demeure l'intelligibilité humaine. Et si l'on envisage l'entièreté de la connaissance humaine, celle qui nourrit nos sensibilités et nos vies, ce n'est plus la loi qui prévaut mais la singularité et la contingence, la subjectivité ancrée dans nos corps et nos esprits. Introduire le sujet connaissant dans l'acte de connaître conduit à retenir la présence de l'autoréférence comme deuxième grand invariant de notre rapport physique et idéal au monde, comme médiation vers la connaissance.



Trame, 50/50, acrylique sur toile, 2019

Enfin, sommes-nous capables de tout percevoir ou de saisir avec la même précision ou avec la même qualité de perception ? Non, bien sûr. Toute précision que l'on recherche opère une sélection. L'impossibilité de tout embrasser du fait de nos sens, de nos instruments de perception ou d'interaction avec les phénomènes observés, fait que toute perception est parcellaire. C'est l'indétermination mise en évidence par le physicien Werner Heisenberg. Le monde n'a pas de propriétés avant que nous lui en attribuions en saisissant une parcelle, un petit contenu parcellaire déterminé « que nous amenons à la pleine clarté de la conscience tandis que le contenu résiduel de ce qui est pensé n'apparaît que dans une pénombre obscure »¹³. L'indétermination est le troisième grand invariant du rapport physique et idéal au monde, par lequel la connaissance peut exister.



Trame, 40/40, acrylique sur toile, 2019

Ainsi la perception qu'engage notre rapport au monde est partielle, partielle et parcellaire en lien aux invariants d'incomplétude, d'autoréférence et d'indétermination qui médiatisent notre présence physique et idéale.

Pour toute perception d'un être au monde, pour tout processus d'observation consciente qui s'incarne, en tout point, à chaque instant, les caractères partiel, partial et parcellaire se mêlent, sont simultanément présents, coprésents. Coextensifs dirait le physicien. La complexité naît de et dans cet ancrage ternaire du dialogue avec le monde, de et dans cette contextualisation ternaire de la perception et de l'interprétation, dans les liens indéfectibles qui unissent nos capacités de percevoir, de penser et d'interpréter. Il nous faut désormais, avec les philosophes et les physiciens, nombreux à nous accompagner et nous devancer, mettre au fondement de nos façons de penser les rapports entre la connaissance et l'ignorance.

À l'entrée par la médiation des expériences élucidées, des milliers de situations vécues et synthétisées du *Yi Jing*, répond ainsi l'entrée par le champ perceptif, ses possibilités qui sont aussi ses limitations.

Mais ne l'oublions pas, le dialogue avec le monde passe par le langage. À la perception sensible s'associent la pensée, les concepts et les mots. Il faut désigner, il faut nommer. La perception est interprétation, et l'interprétation est saisie langagière. La connaissance qui naît de la perception, de la pensée et du langage tisse les mots. Le champ interprétatif ternaire fait son œuvre, inéluctablement. Aucun concept ne peut s'extraire du filet tendu entre l'incomplétude, l'autoréférence et l'indétermination. L'interprétation va devoir osciller entre les polarités, par paire, et faire vivre les relations entre les trois paires que le champ ternaire associe. Umberto Eco l'a bien compris qui pose la nécessité d'oscillations interprétatives antagonistes entre les polarités de l'auteur, du lecteur et de de l'œuvre¹⁴.

Le champ interprétatif qui naît de la perception saisit le concept qui passe à sa portée pour désigner le monde, le prend dans les mailles de l'incomplétude, de l'autoréférence et de l'indétermination. Ainsi les mots se tissent, le sens se crée.

Retirez le concept dont il s'agit d'explorer la compréhension, il ne reste rien de visible, le champ potentialisé attend son heure : le moment où quelque auteur saisit un concept pour désigner le monde et l'inscrit dans la cartographie dormante. Pas de champ interprétatif sans auteur.

Mais pas l'auteur souverain. Tout au contraire : l'observateur conscient d'observer, l'interprète conscient d'interpréter, d'instrumenter et de guider sa pensée, de la faire vivre en lucidité.



Trame, 35/27, acrylique sur toile, 2019

Alors il faut mettre des mots puisque c'est par eux que nous nommons. Nous tissons des mots, des mots qui jouent comme des polarités interprétatives, des attracteurs de sens avec des fils logiques tendus entre eux. Les liens interprétatifs antagonistes tissent les mots. Ainsi naît la possibilité de saisies langagières en lien avec nos capacités de perception et d'interprétation. L'interprétation est relationnelle, se trame entre les mots qui permettent de tisser le sens. Ce qui lie les mots est dans l'*entre* des polarités et des interprétations, dans le champ interprétatif tensionnel, d'une certaine façon dans ce que nous nommons aisément le vide.

Mais ce vide n'est pas vide. Apparence trompeuse. Il recèle des énergies, des liens et des antagonismes qui font vivre le jeu des polarités. Des oscillations interprétatives attendent d'être activées pour donner vie à l'interprétation ternaire. Le vide cache un potentiel interprétatif qui ne demande qu'à s'actualiser dans la saisie, à sortir de sa latence pour se manifester pour qui en mobilise les propriétés.

Puisque nous parlons de connaissance, inscrivons le concept de connaissance dans le champ interprétatif : à l'autoréférence s'associe la conviction, l'intelligibilité ouverte, la compréhension qui engage une quête de sens ; l'indétermination nous suggère que notre connaissance s'exprime dans une théorie, engage un degré de résolution de l'observation et du discours, produit une explication ; quant à l'incomplétude elle désigne un référentiel dans lequel la connaissance prend sa valeur, elle précise un domaine de validité du savoir, elle relativise.



Trame, 46/38, acrylique sur toile, 2019

Poursuivons : que serait alors la vérité ? Une croyance pour le sujet connaissant, une preuve qu'il faut bien apporter, une validation provisoire dans un contexte général de savoir.

À ces suggestions d'interprétation ternaire s'associent alors des lectures relationnelles qui font vivre le jeu des polarités interprétatives. Et les mots sont là, disponibles.

Miracle de la langue, subtilité sans fin des associations possibles, les mots comme autant d'attracteurs qui permettent de tisser le sens, de comprendre ce qui se joue : conviction, théorie, référentiel, croyance, validation, hypothèse, légitimation, doctrine, dogme, certitude, preuve, apprentissage, objectivation, expérimentation, contingence, expérience, spéculation, axiomatique, investigation, question, exploration, cadrage, saisie, conjecture, modèle, contexte, induction, déduction, abduction, etc. Le champ interprétatif tripolaire les associe, les prend dans ses liens, ses attirances et ses antagonismes. Ainsi une syntaxe langagière devient-elle possible, capturée dans l'entrelacs des fils logiques qui tiennent ensemble les grands invariants du rapport au monde que sont l'incomplétude, l'autoréférence et l'indétermination, et dont la perception et l'interprétation permettent de comprendre le jeu. La trame interprétative se tisse.



Trame, 35/27, acrylique sur toile, 2019

Toute trame tisse son champ, ménage ses pleins et ses vides. Tout champ trame le vide dans l'invisibilité et dans l'attente mais ne saurait être confondu avec le néant. Tout au contraire, nous venons de l'évoquer, le champ agit, il structure, il relie. Au plan des existants, il signifie le potentiel du monde, l'existence possible et en devenir, l'existence qui s'y réfugie et s'en nourrit, « virtualité au départ de toute actualisation, absolue plénitude contenant toutes les actualisations possibles » nous dit François Jullien.



Trame, 35/27, acrylique sur toile, 2019

L'opposition n'est pas entre l'être et le non-être mais entre le manifeste et le latent, entre le caché et le visible, entre le potentiel et l'actualisé. L'hiver n'est pas la mort de la nature mais le moment de sa régénérescence. Le vide comme espace ou moment transitionnels. Le vide comme une mer poissonneuse, « plein de lois » selon Michel Cassé : lois d'apparition et de concrétisation des existants, sur quelques millièmes de seconde ou sur quelques milliards d'années. Dans la sphère de la connaissance, lois de composition des mots, des relations qui trament le champ interprétatif et vont permettre de saisir le concept, de désigner le monde et de faire vivre la pensée.

Le vide de la trame la laisse voir, la promet dans le visible quand l'absence du vide signifierait saturation et opacité, impossibilité d'un monde tissé, vivant et changeant. Le vide c'est encore la possibilité du jeu, la tolérance physique, la marge dont on dispose, la liberté, le hasard aussi. Dans l'existence, c'est une invite à s'inscrire dans le flux du monde, à accepter l'incertain, le flou, l'ambigu en même temps que la possibilité d'être et d'agir.

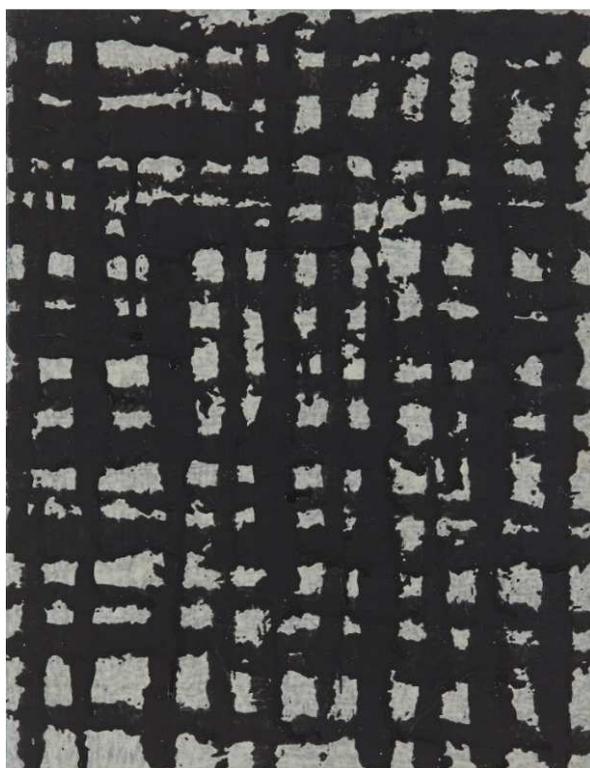
La trame qui organise la surface naît de règles mais elle ménage l'exercice du jeu. Tramer la toile, c'est admettre la possibilité des émergences tout en respectant les lois qui structurent le champ : verticalité et horizontalité se composent, un canevas s'impose. Entre légalité et contingence, entre l'univers des lois de composition des traits et le terrain de leurs possibilités d'expression concrète, la main agit, l'outil structure, le support résiste. La contingence s'exprime mais la loi demeure : le jeu de la chaîne et de la trame.

Aux règles constantes s'opposent les modalités variables, les applications contingentes. Pierre Rickmans rappelle qu'un proverbe chinois traduit cette idée dans la langue courante : « La procédure correcte varie selon les circonstances ». La circonstance prévaut toujours sur le principe, la règle s'applique avec discernement. Le jeu possible avec ou autour de la règle, permet au sage d'envisager le juste. Avec les accidents et les émergences, la trame se tisse, les fils s'entrelacent, le vide s'installe. Le jeu de la création est à l'œuvre.

La trame tisse donc le plein et le vide, tisse sa réalité posée comme complexe. Mais de quelle réalité parle-t-on ? De quel concept de réalité ? Ne faut-il pas encore préciser ?

La réalité est ma réalité ou notre réalité, ce que nous percevons, interprétons et exprimons par des mots. Dans l'interaction avec le monde nous concevons la réalité, c'est-à-dire la théorie que nous formons sur le monde, soucieuse de ses assises ou parfois émergente dans les limbes de son élaboration spontanée. Elle prend la forme d'agencements langagiers ou d'écritures.

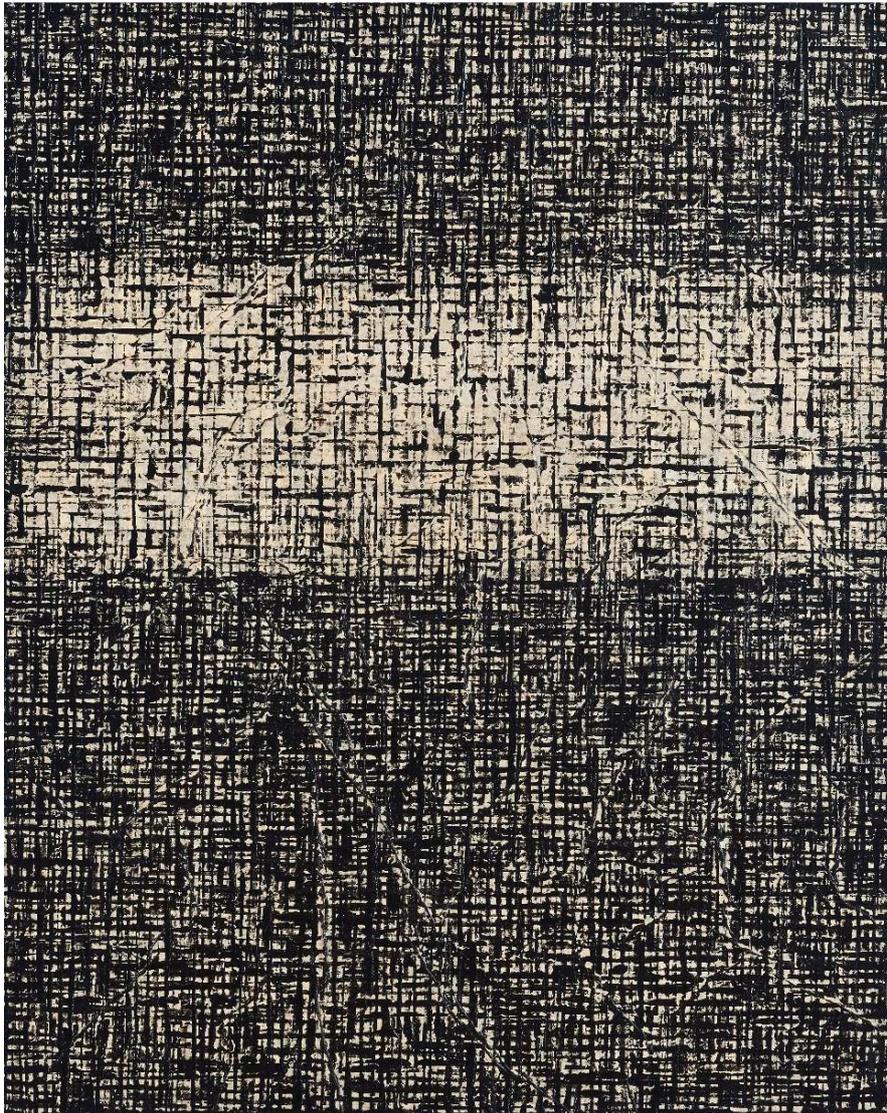
Sur beaucoup de livres dans lesquels il est question de la réalité, on peut voir une structuration évanescence, quelques lignes estompées qui convergent dans le flou vers la lumière ou la densité d'un gris bleuté. Parfois même une figure ancestrale, image du Père peut-être, se devine dans un tourbillon de couleurs fondues, ou dans le feu des couleurs chaudes, rouge et orange mélangés, pointe de noire : l'explosion des origines. Une émergence en somme, ou le point focal, originel de l'émergence première, disons imaginée comme telle.



Trame, 35/27, acrylique sur toile, 2019

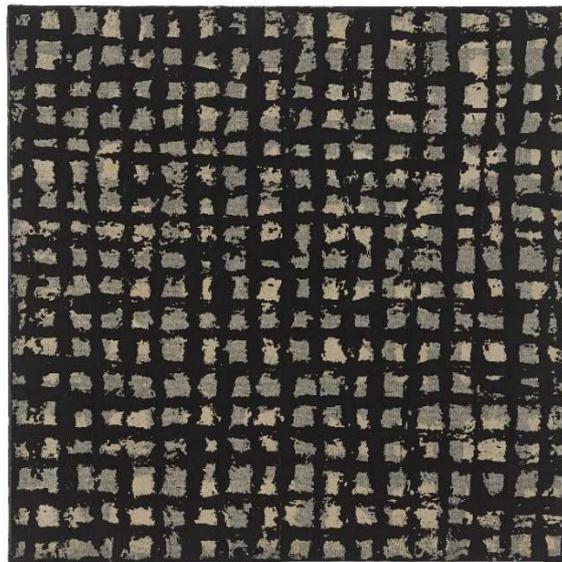
Mais la réalité n'a rien à voir avec ça, puisque, tout au contraire, elle recouvre ce que nous sommes capables de saisir et de structurer par des mots, des phrases, des syntaxes langagières. Les images faciles évoquent éventuellement le monde, mais pas la réalité. Méprise.

Redisons avec beaucoup d'auteurs au cours des siècles que nous saisissons le monde par le langage, notre langage, nos capacités d'interaction avec le monde physique, biologique et social, le monde dans lequel nous sommes et duquel nous faisons partie. Car j'existe, le monde existe, je n'en doute pas.



Trame, 92/73, acrylique sur toile, 2017

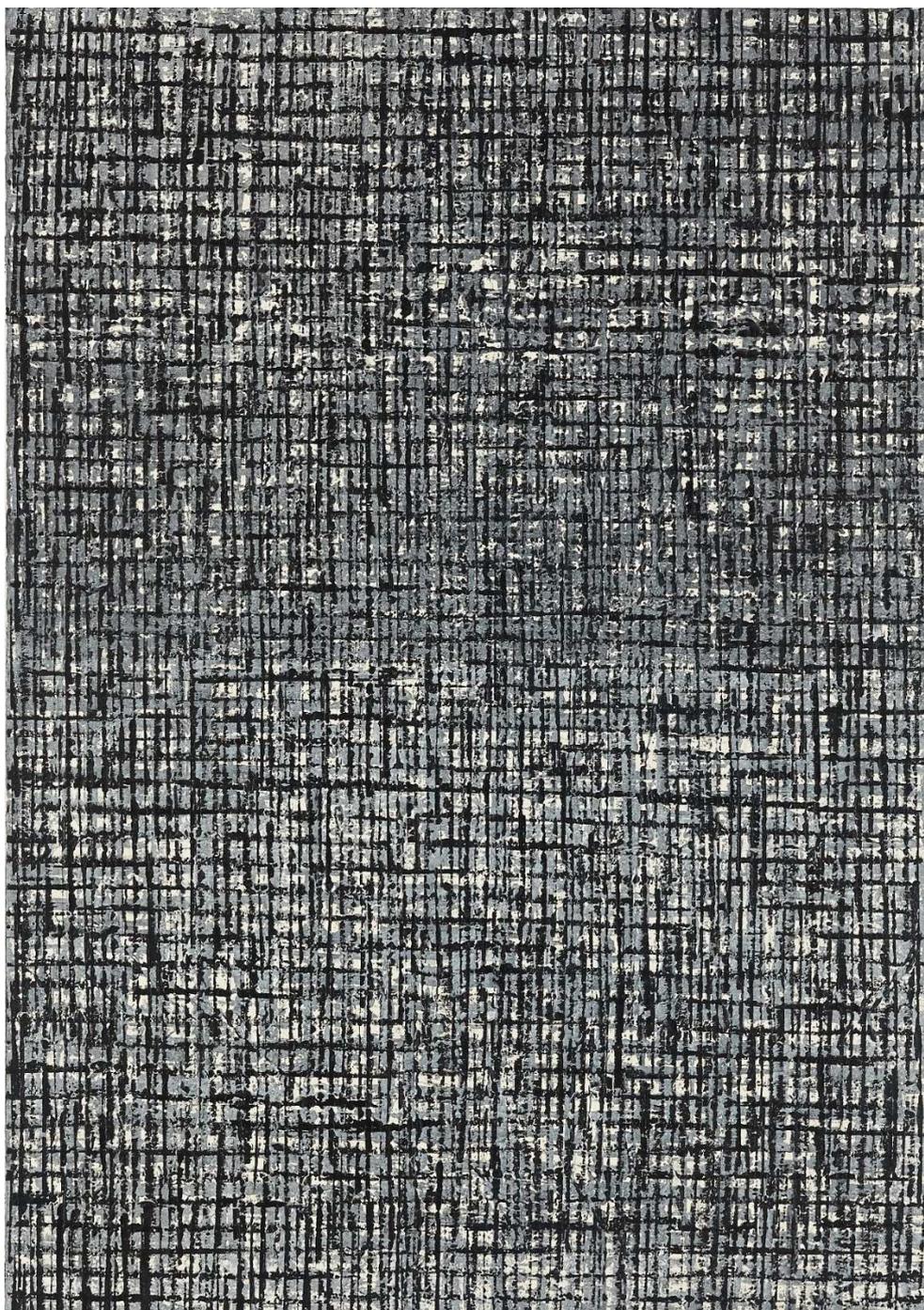
Le monde qui nous entoure ? La formule n'est pas juste. Le monde ne nous entoure pas, puisque nous en faisons partie. Parler d'échange avec le monde, reconnaître que nous sommes des systèmes ouverts dit-on dans certaines sphères scientifiques, c'est une chose ; mais cela ne suffit pas. A l'échange évident qui accompagne notre présence au monde, il faut ajouter l'appartenance participative qui se comprend comme une inhérence, une organisation partagée, intégrée. Nous sommes des êtres physiques, biologiques et sociaux avec tout ce que cela signifie de particules partagées, de vides et de champs structurants communs, de constantes qui nous paramètrent, de savoirs que nous partageons. N'oublions pas l'air que nous respirons, la lumière encore. Ce que nous savons est le fait de cette inhérence qui va de pair avec séparation et communication nous dit Edgar Morin. Nous construisons la connaissance dans le dialogue avec l'univers.



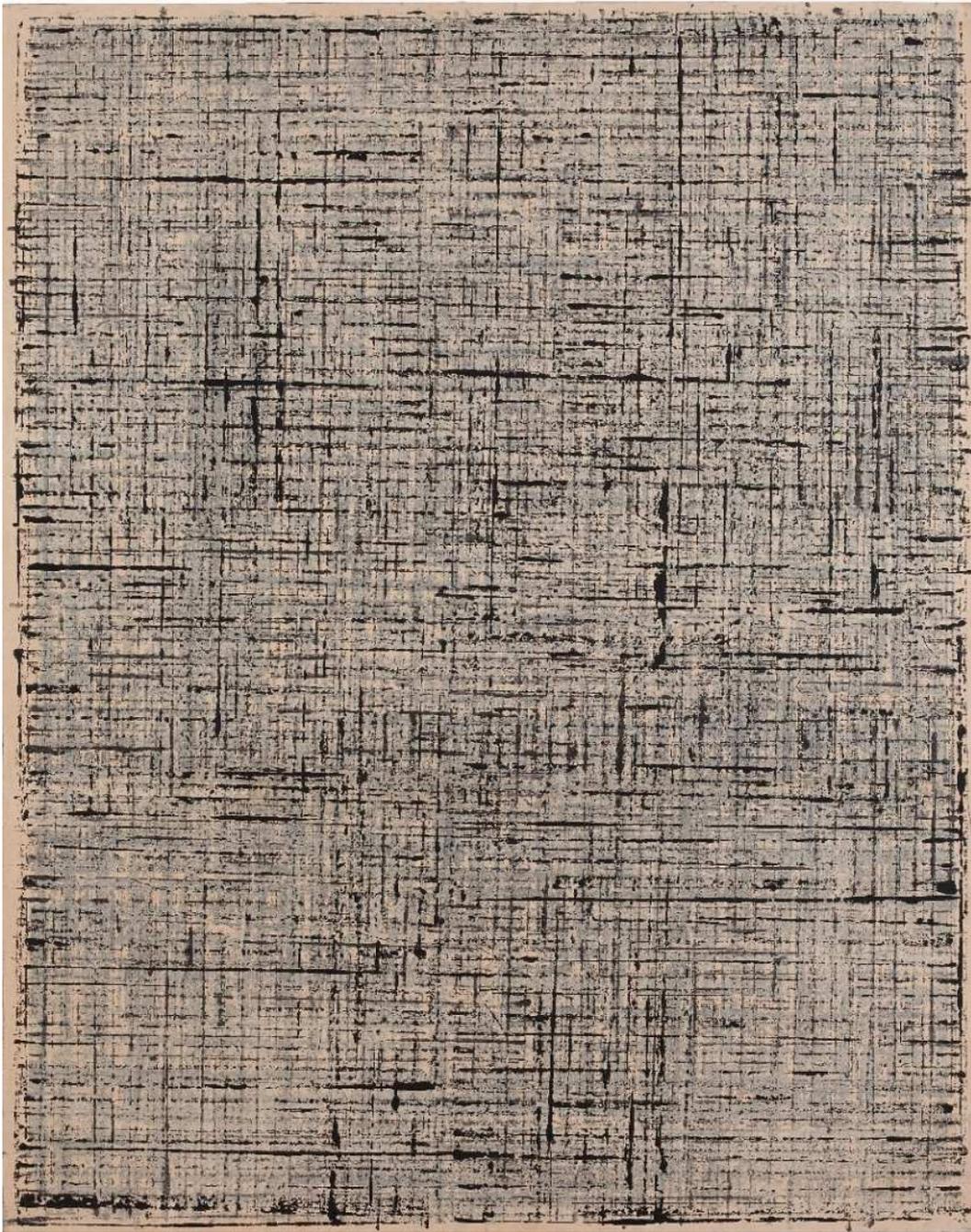
Trame, 50/50, acrylique sur toile, 2019

Serions-nous son dialogue, sa conscience ?

Nul ne sait.



Trame, 162/114, acrylique sur toile, 2015



Trame, 146/114, acrylique sur toile, 2015

Mais comment alors qualifier le monde ? Comment en parler ?

En tant qu'humain prétendant en dire quelque chose je ne puis que le signifier par le langage, en faire sens puisque je ne peux le comprendre complètement. La question du sens se pose parce qu'il y a mystère : si nous savions, la question du sens serait inepte. Nous saurions.

Disons donc : le monde auquel nous sommes.

Nous existons, c'est-à-dire nous nous tenons séparés, mais la séparation va de pair avec la continuité et l'échange. Nous sommes séparés mais non étrangers les uns aux autres, non étrangers au monde vécu ou observé. L'échange, quelle que soit la forme qu'il prenne, suppose des photons pour la vue, l'air qui porte les sons pour la parole, la culture et le langage que nous partageons pour vivre, rire ou nous disputer. La continuité, c'est la possibilité de l'accès.

Toujours le monde nous tisse, sinon nous ne serions pas.

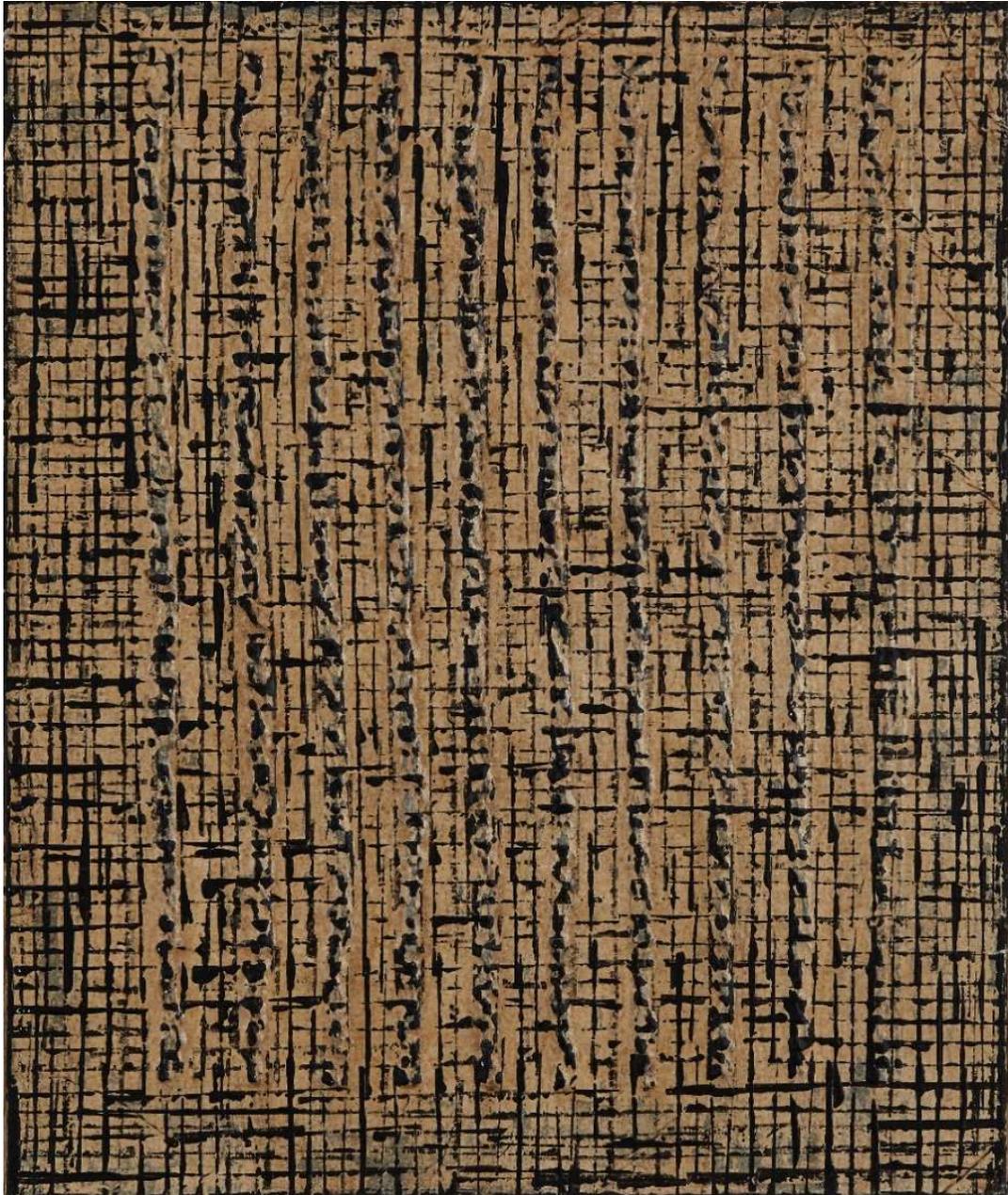
Toute saisie du monde ne s'analyse qu'à travers les rapports qui la relie aux autres et, par la même, la constituent.

Le tissé, encore. Le liant plus que le lien.

Plus précisément : quand on tente d'analyser quelque existant que ce soit, même sous l'angle de son fonctionnement individuel, ce qui se manifeste à l'analyse ne se réduit jamais à une existence séparée et autonome. Des relations s'imposent à l'entendement. Une appartenance est en jeu, un certain processus au sein d'un enchaînement, celui du flux du monde qui nous tisse.

Toute réalité est une saisie d'espace-temps au sein d'un tout, une séquence retenue, un évènement que l'observateur choisit et circonscrit et, dès lors, détermine : arrêt sur image.

Que prenons-nous de la trame ou du tissé ? Quelle parcelle ? Quel sens lui attribuons-nous ? Que reste-t-il dans l'ombre de la lumière que notre regard projette en opérant ses sélections ?



Trame, 65/54, acrylique sur toile, 2016

La réalité n'est nullement mystérieuse. Elle est ce à quoi nous accédons par nos perceptions, nos représentations et nos mots. Nos maux aussi d'être présents au monde, dans le monde, de faire monde. Le mystère est le Réel, le Un, l'Indicible. On ne peut en parler, lui accoler une qualification pour le désigner ou le préciser. Comment la foi des uns, les croyances incertaines des autres, les doutes qui font notre humanité pourraient-ils s'exprimer si ce n'était le cas ? Il n'y a rien à en dire. Le Réel comme Tout échappe intrinsèquement à notre capacité d'observation. Il ne peut être observé dans sa totalité parce que nous en faisons partie. Pour les observateurs que nous sommes, notre présence distincte qui est en même temps une appartenance empêche le Réel d'être un tout et d'être percevable comme tel. Prétendre observer et même prendre en compte le Réel dans un raisonnement relève de l'aporie, d'une prétention à accéder à la cause première.

Serait-ce le Réel qu'évoquent les scientifiques, dans les temporalités qui sont étrangères à nos vies, milliards d'années ou milliardièmes de seconde dont ils nous parlent sans sourire, comme si cela allait de soi ? Faut-il voir en lui quelque chose de l'ordre de l'évènement sous la forme fantasmatique du *big bang* ou du *big crunch* ? Ultime étape ou nouveau début. Nous n'étions pas là pour constater le début du monde, nous ne le serons pas plus pour en constater la fin, dans la lumière ou la poussière, la chaleur ou le froid.

Mystère. Inconnaissabilité.

Ne disons donc rien du Réel, ne le qualifions pas, faute de pouvoir en connaître la moindre propriété qu'il aurait en propre, en dehors d'une interaction avec nous. Nous saisissons le monde, dont il ne s'agit pas de nier l'existence, par l'interprétation que nous en formons. Ainsi nous lui attribuons des propriétés, ainsi nous parlons de la réalité, de ce que nous convenons d'appeler la réalité.

Reste donc le mystère, la foi, la possibilité infinie des croyances, une pensée de l'infini comme seule réponse possible à l'infini de la béance.



Trame, 92/73, acrylique sur toile, 2019

Comment pourrait-il y avoir une réponse simple, particule première ou évidence scientifique, à ce gouffre qu'est le questionnement sur la vie, son sens ? À l'infini de l'angoisse, de la peur et de notre ignorance, nulle réponse simple n'est imaginable. Elle s'exprime parfois sous un simple nom : Dieu. Les mailles du champ interprétatif alors s'expriment : le Père dans le mystère de l'incomplétude, le Saint-Esprit comme croyance dans l'autoréférence, le Fils comme observable dans l'indétermination.

Demeure donc la complexité. Le tissé-ensemble ne saurait être démêlé. Il n'y a aucune possibilité d'existence détachée et autonome disait le mathématicien Alfred North Whitehead. C'est le construit du monde que le tissé signifie, le monde qui se construit, se génère, produit du liant, le liant du monde comme matrice des échanges et des liens.

Le construit tisse l'organisation du monde à chaque parcelle que l'on isole, c'est-à-dire que l'on sélectionne : écologie généralisée des appartenances et dépendances multiples des êtres et des idées, ingénieries plurielles du monde vivant ou inanimé qui sert toujours quelque finalité qu'attribuent les observateurs que nous sommes. Ne serait-ce que celle de se maintenir, de perdurer dans l'ordre de la circonstance, de l'existence la plus exubérante à la plus éteinte, de Rimbaud à la pierre qui roule sur le sentier devant nos pas. Tout se tient : le tissé-ensemble, toujours.

Le construit de notre présence physique nous tisse aussi dans l'espace-temps qui nous voit advenir, nous tisse dans les flux énergétiques qui nous nourrissent, nous tisse dans la matière sous toutes ses formes, connues et inconnues.

Le construit humain nous tisse encore en tant qu'espèce qui nous donne nos attributs partagés, la possibilité de nous reproduire et de tisser l'homme moderne, *homo sapiens sapiens*, dans ses existences multiples. Nous tisse en tant qu'individus singuliers, avec nos caractéristiques propres, notre carte génétique personnelle, dans des groupes et des sociétés qui font nos appartenances et construisent nos identités que nous contribuons à façonner. Nous sommes tissés et nous tissons, nous participons à tisser ce qui nous tisse.

Le tissé du monde nous tisse, tisse nos organisations, nos physicalités et nos humanités dans la diversité la plus folle, de la plus évidente à la plus cachée, de la plus importante à la plus insignifiante, dans des hiérarchies et des enchevêtrements qui échappent à jamais à notre entendement : le mystère du tissage le plus foisonnant, le plus exubérant, le plus troublant.

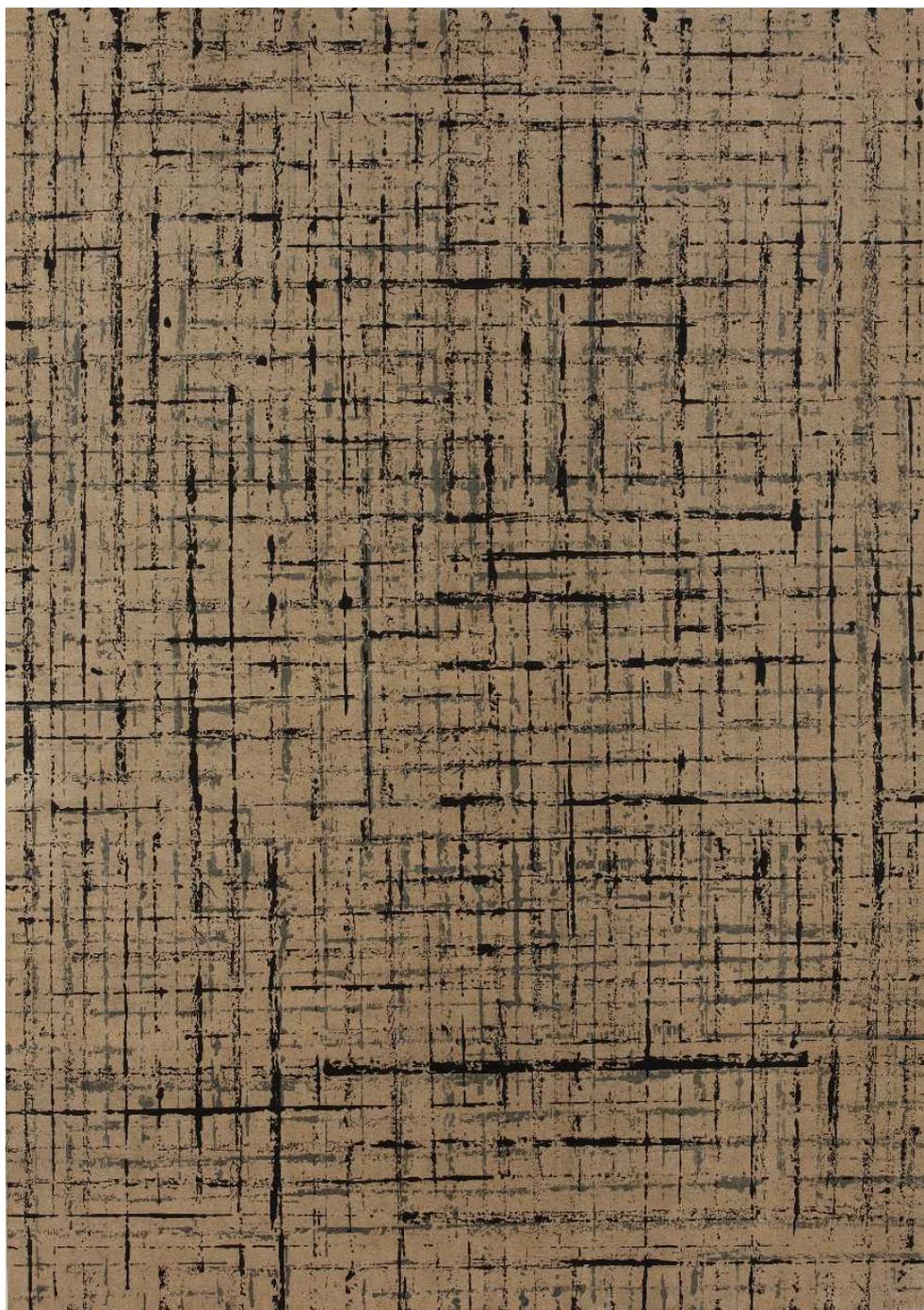
Les mots manquent pour dire la complexité du monde, pour exprimer ce qui organise la diversité, le multiple, l'infinie variété des énergies, des matières et des êtres.

Nous, humains, avons une responsabilité dans ce tissage. Car nous sommes porteurs d'une conscience de la conscience, car nous sommes des êtres d'imagination et d'anticipation, bâtisseurs et destructeurs à l'infini de nos possibilités. Si l'on oublie le tissé-ensemble, si on le néglige, on ne détricote pas, on exclut, on troue, on déchire. On fragilise. On détruit.

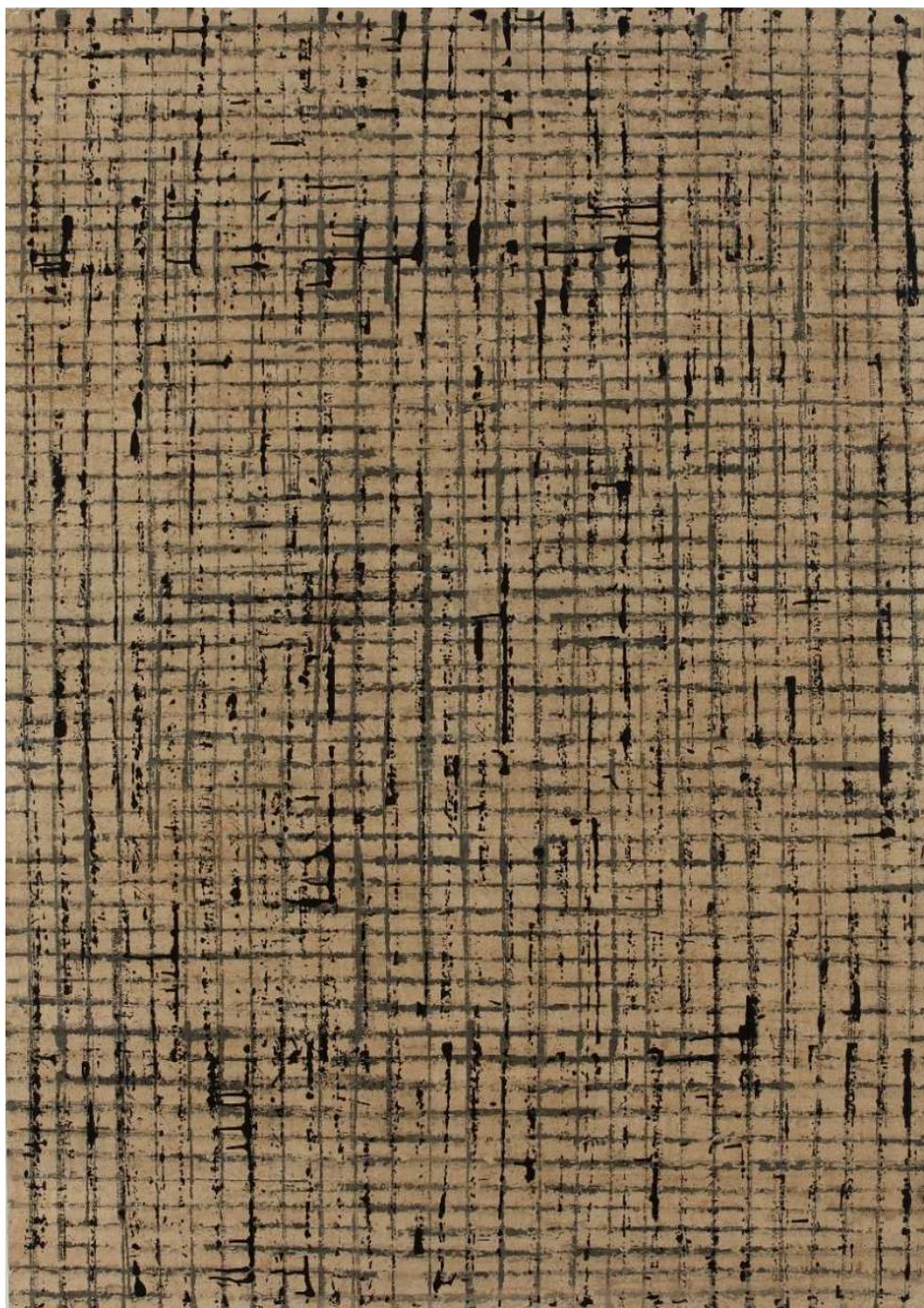
Reconnaissons donc la complexité, le tissé-ensemble du monde, le tissé de nos écrits et de nos mots par lequel nous le saisissons. La trame comme expression du monde perçu et interprété : nous, le monde, les signes et les mots.



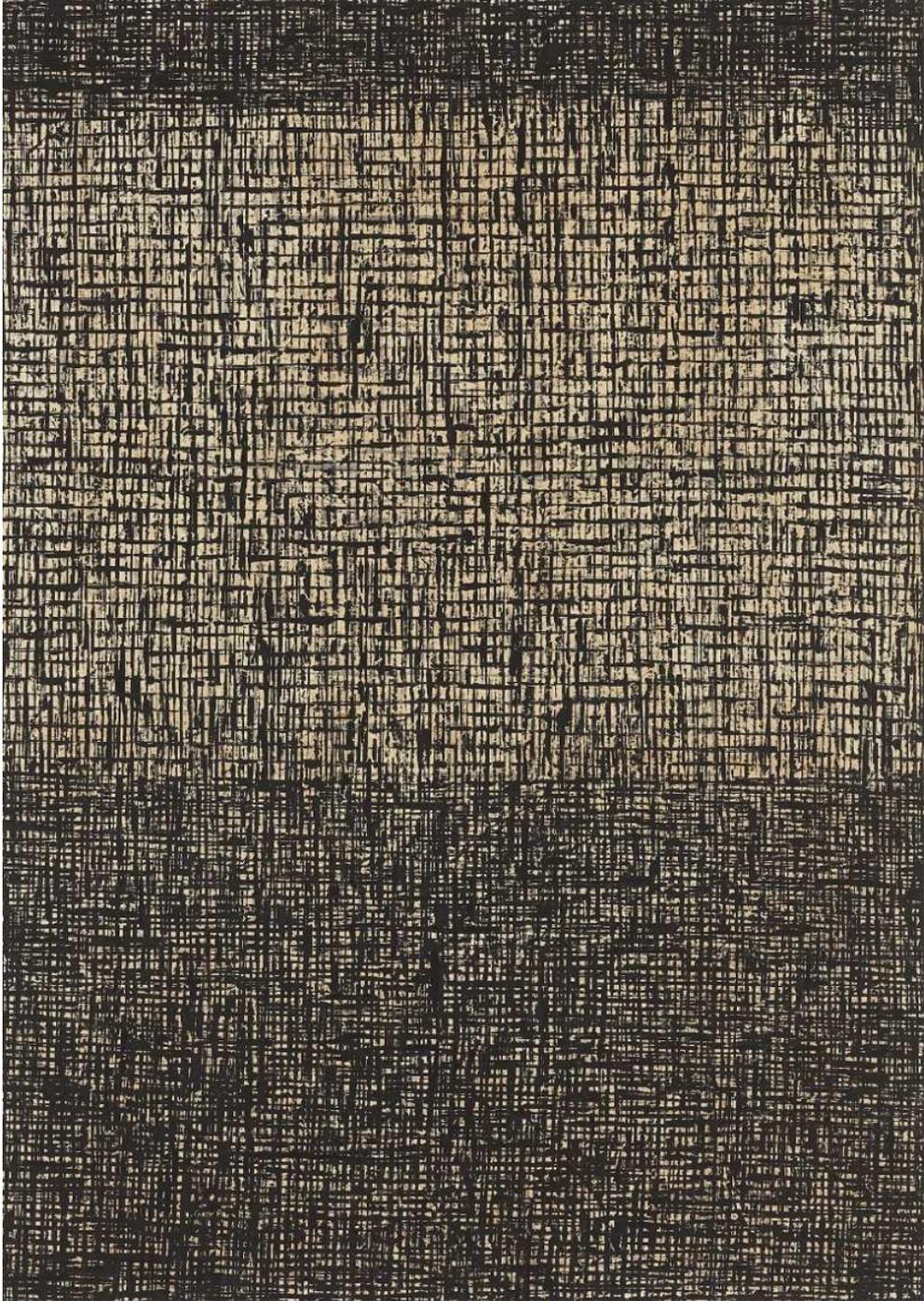
Trame, 35/27, acrylique sur toile, 2019



Trame, 162/114, acrylique sur toile, 2012



Trame, 162/114, acrylique sur toile, 2012



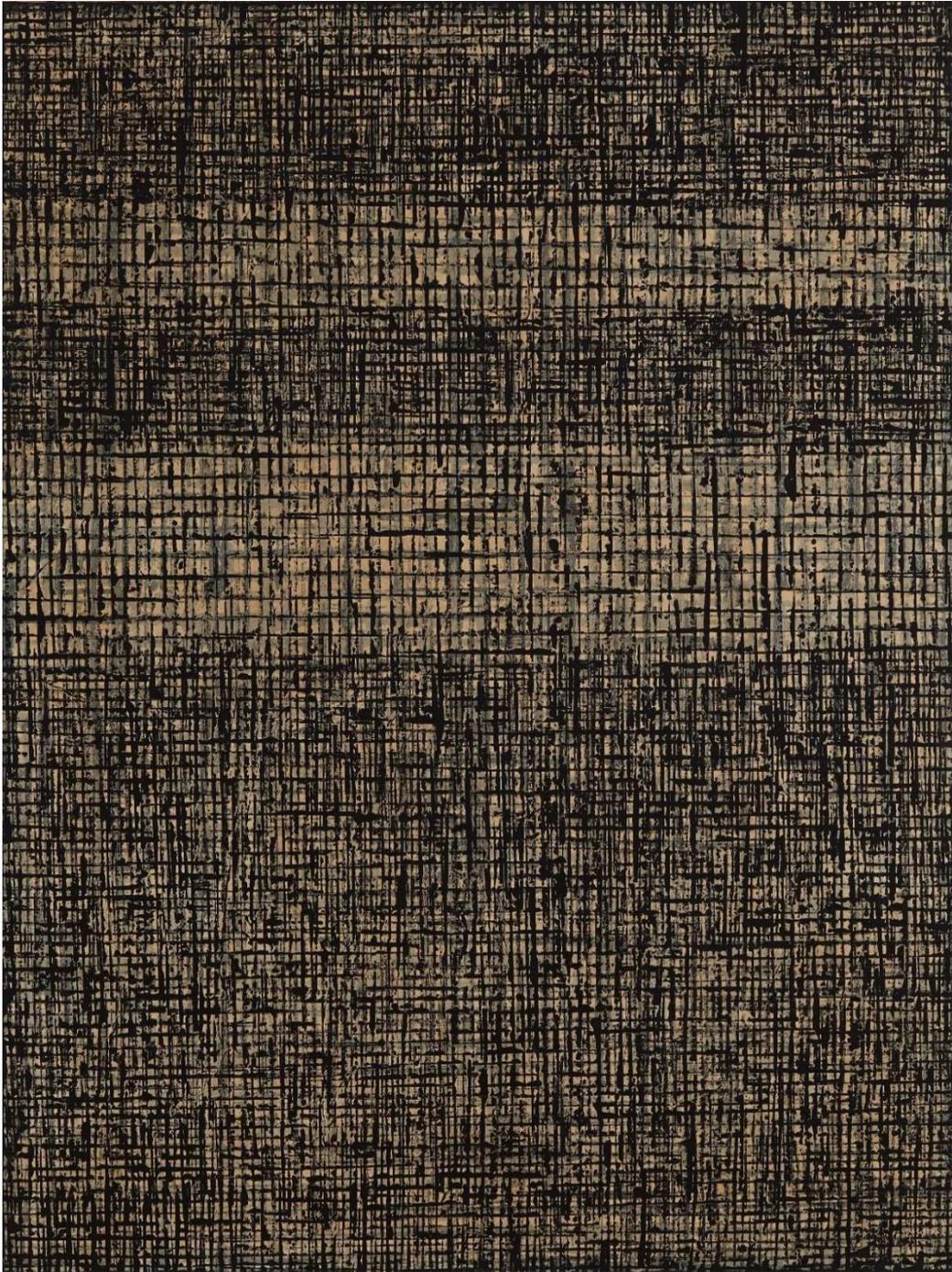
Trame, 162/114, acrylique sur toile, 2014



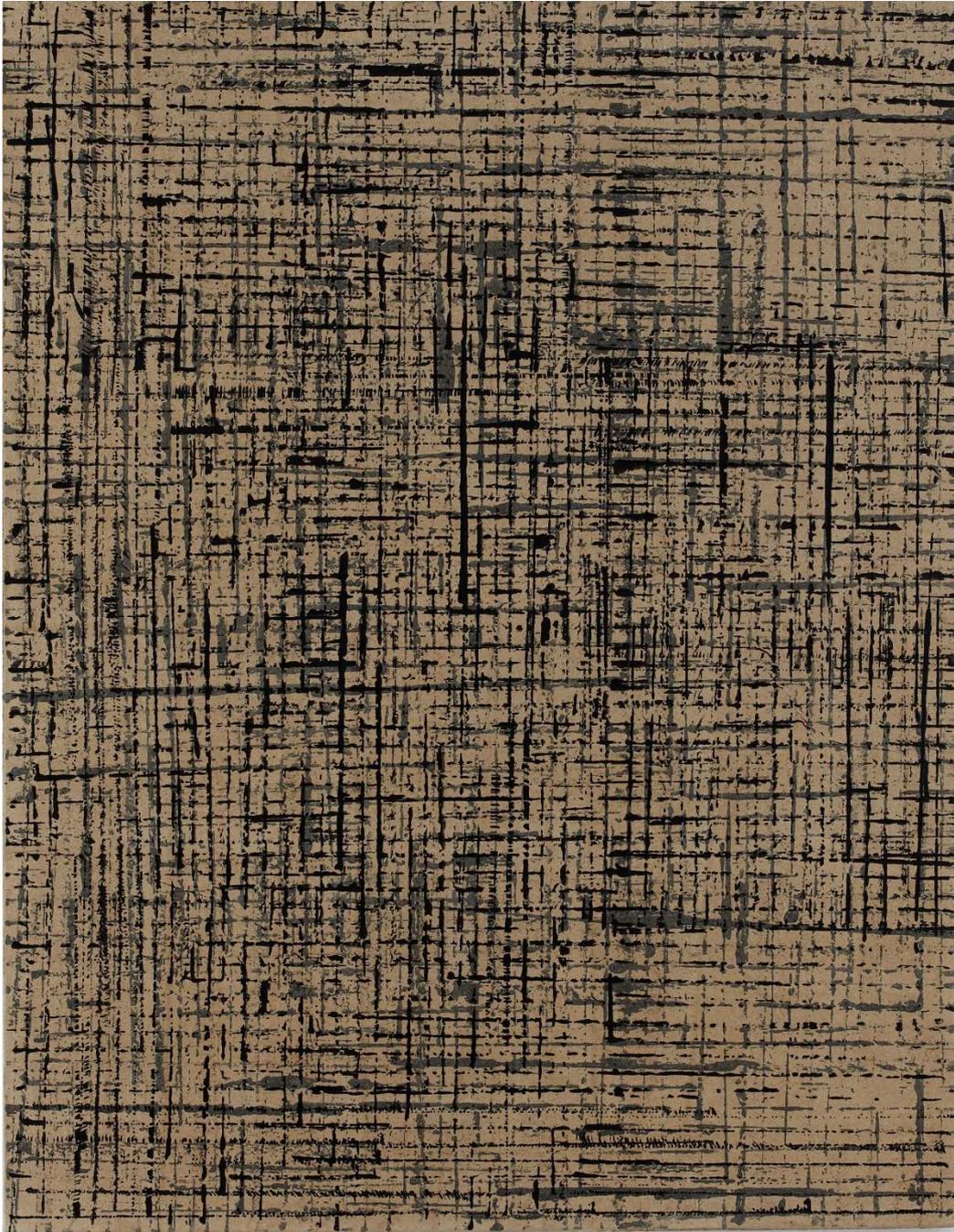
Trame, 162/114, acrylique sur toile, 2014



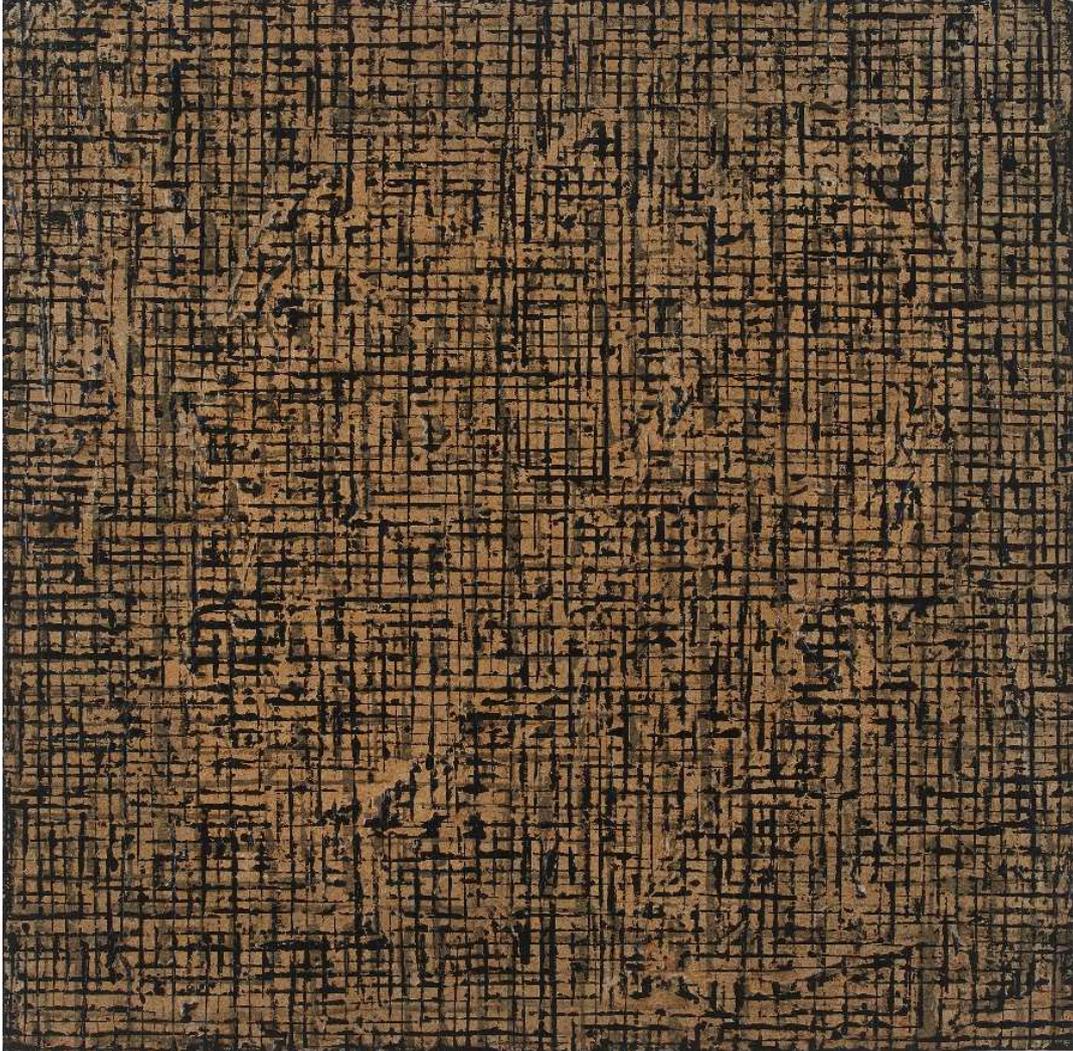
Trame, 162/114, acrylique sur toile, 2016



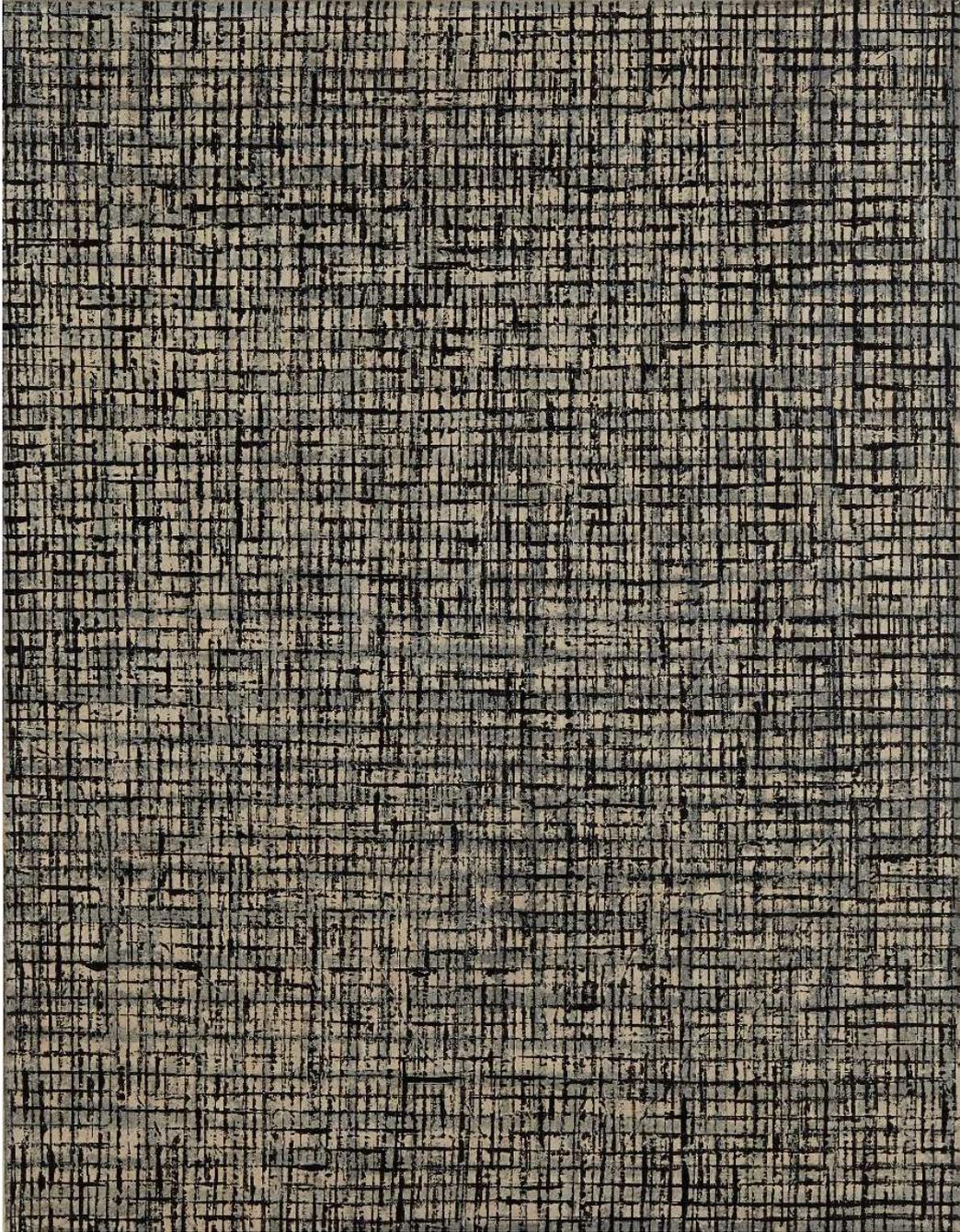
Trame, 146/114, acrylique sur toile, 2016



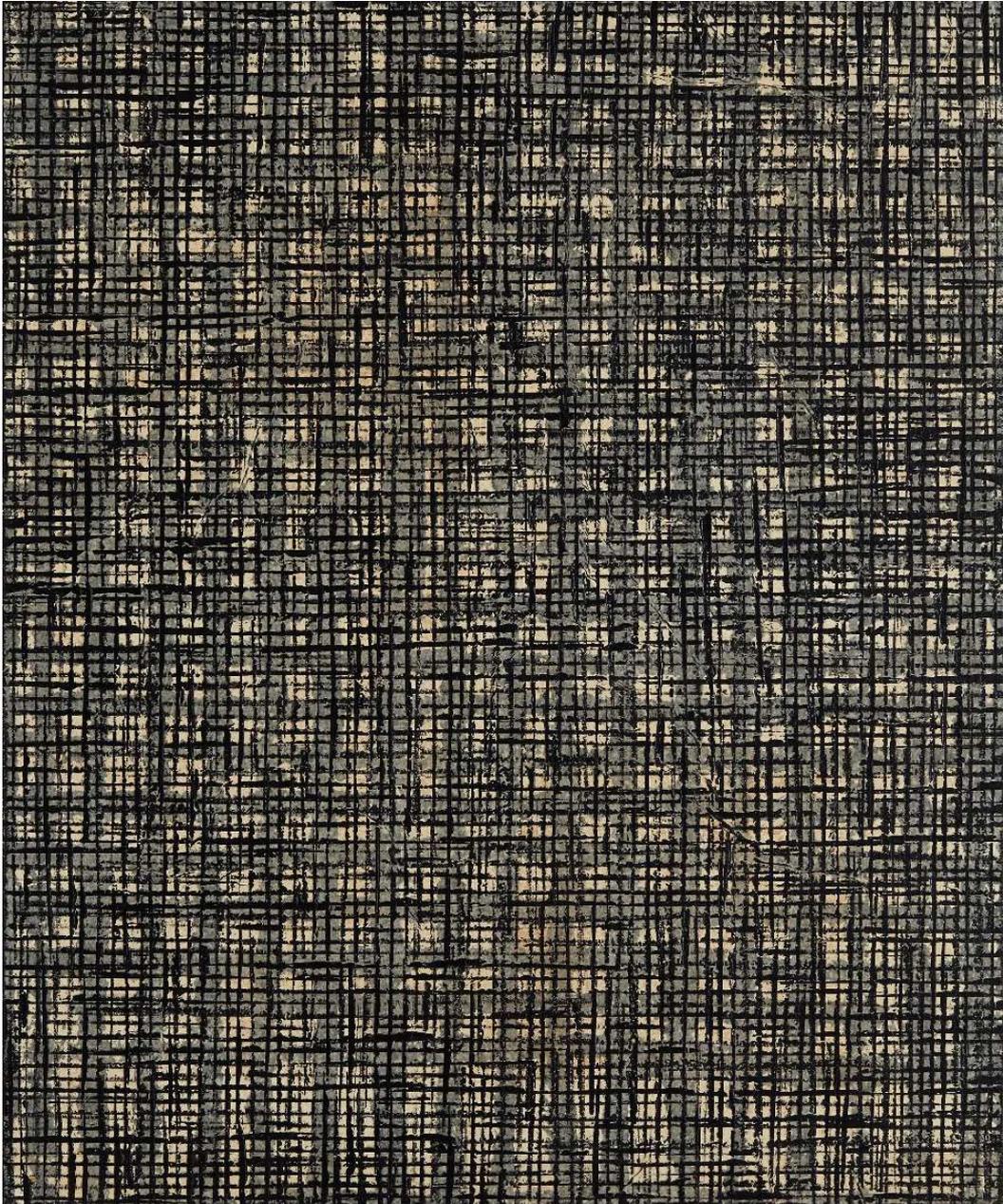
Trame, 130/97, acrylique sur toile, 2015



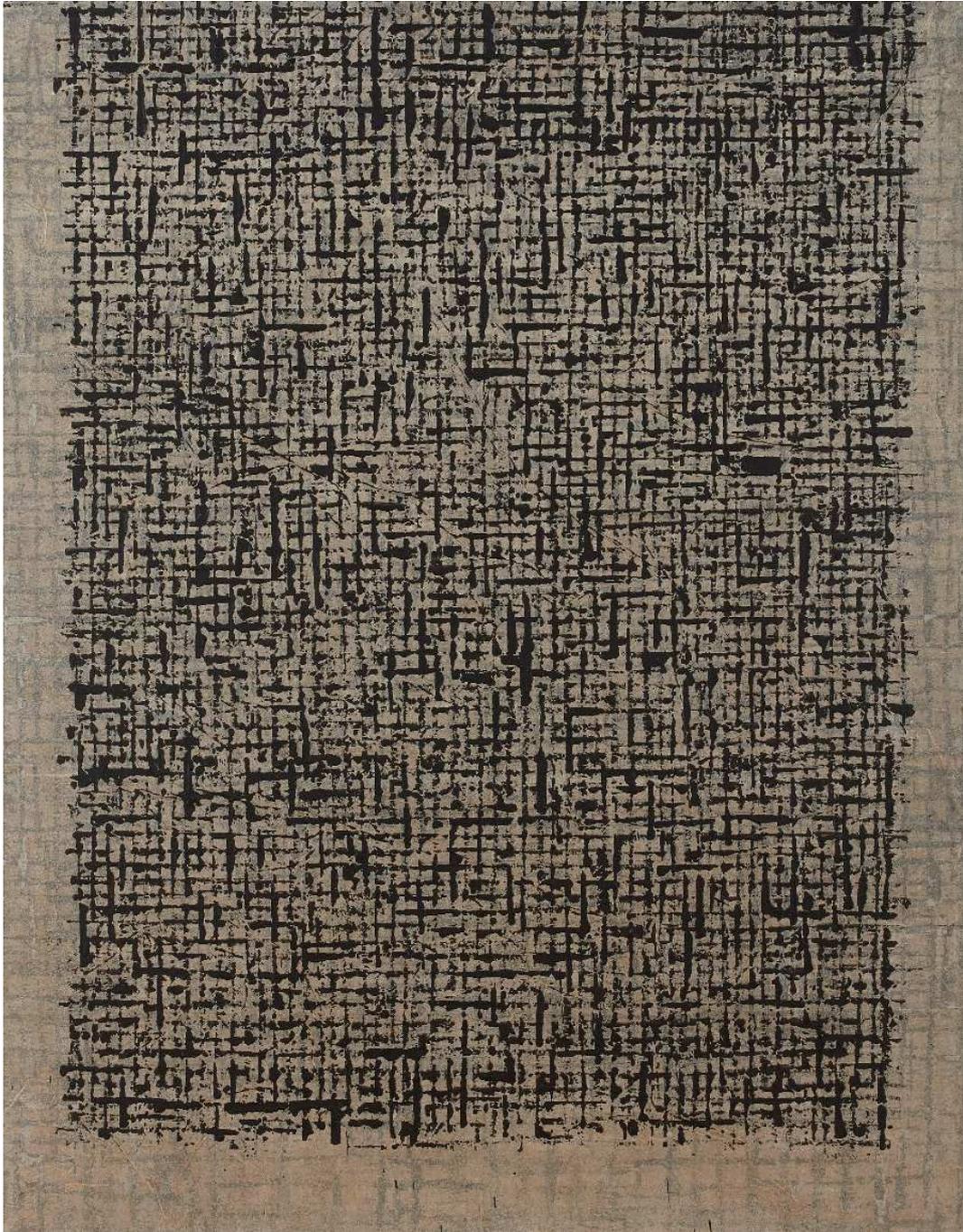
Trame, 80/80, acrylique sur toile, 2017



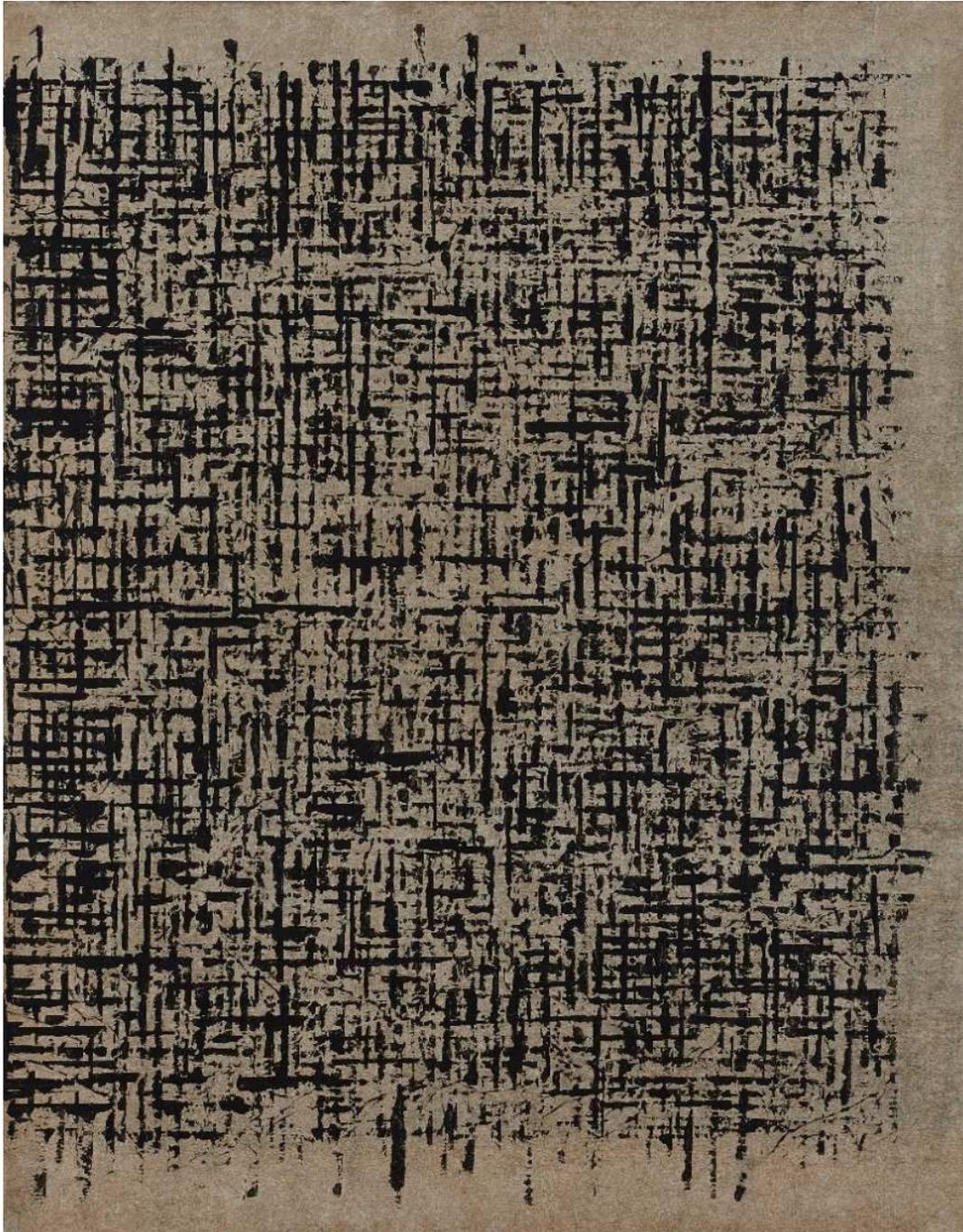
Trame, 130/97, acrylique sur toile, 2016



Trame, 100/81, acrylique sur toile, 2016



Trame, 146/114, acrylique sur toile, 2017



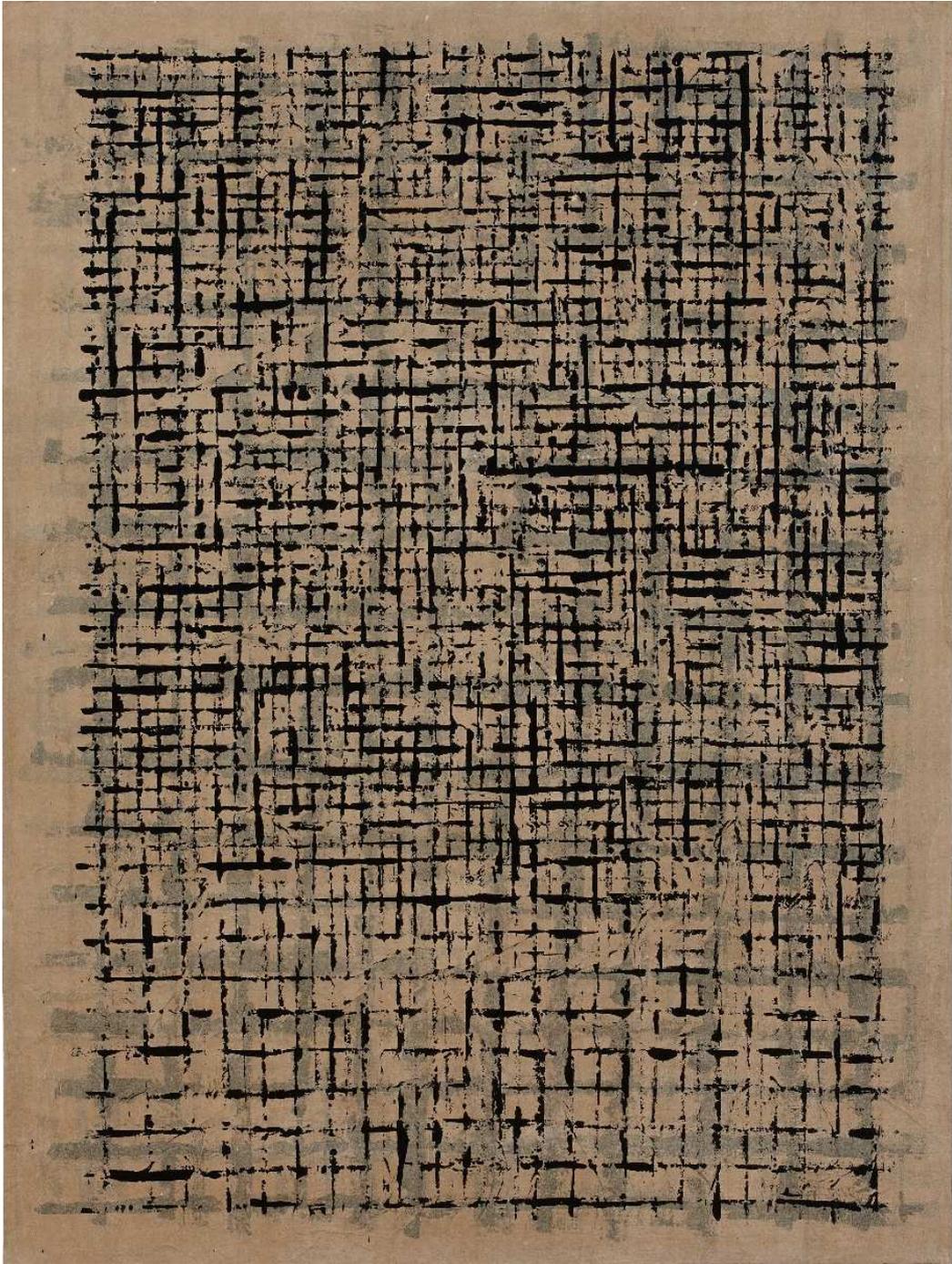
Trame, 100/81, acrylique sur toile, 2017



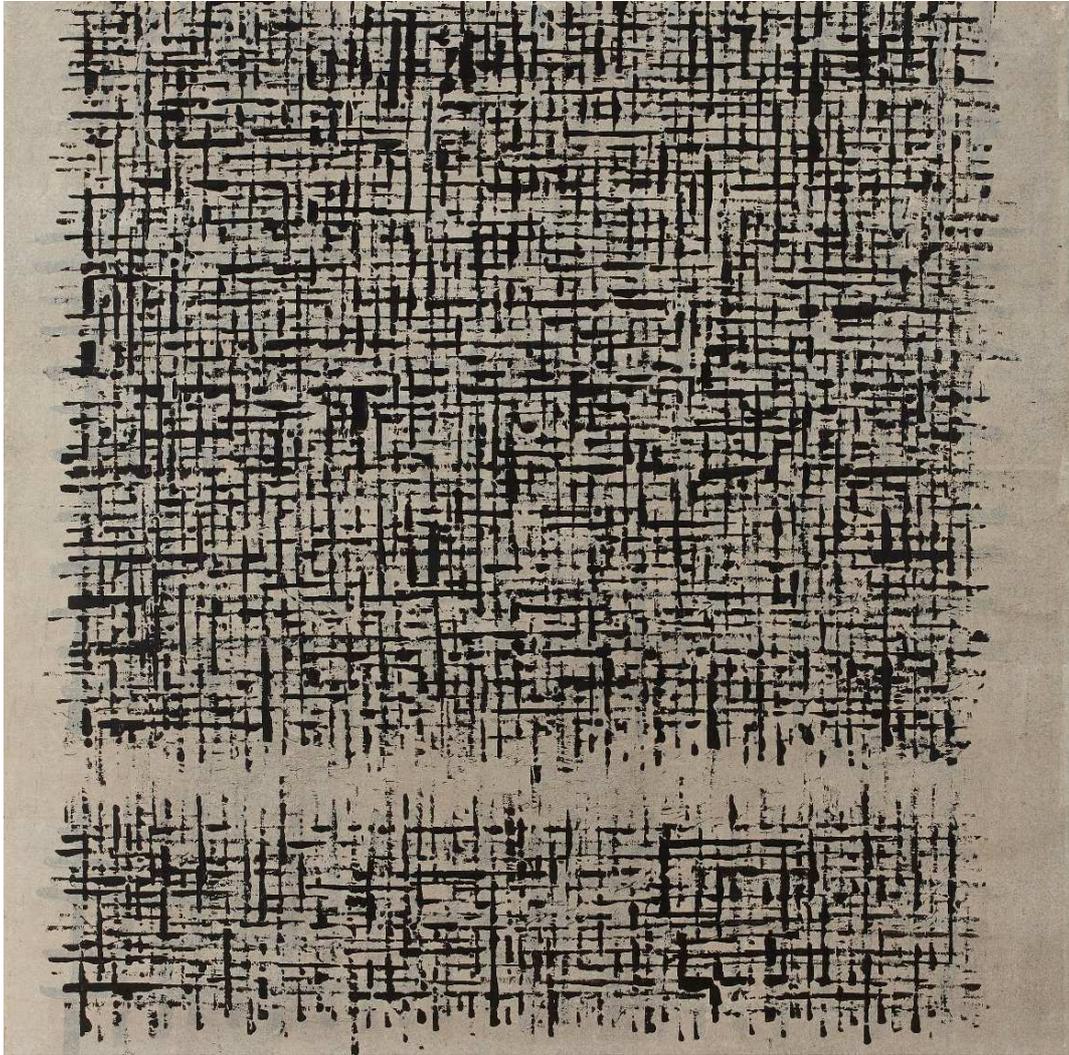
Trame, 150/50, acrylique sur toile, 2019



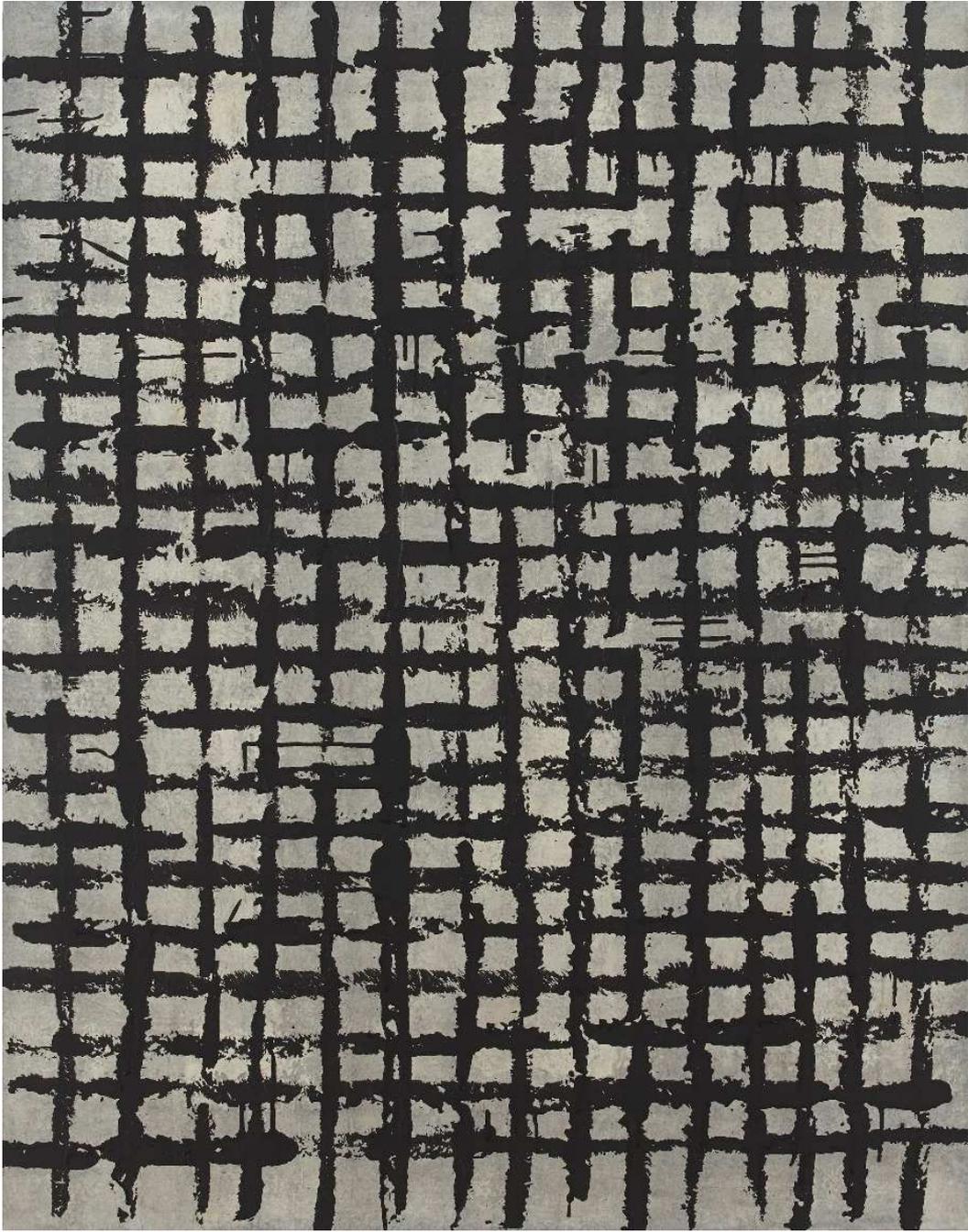
Trame, 195/97, acrylique sur toile, 2019



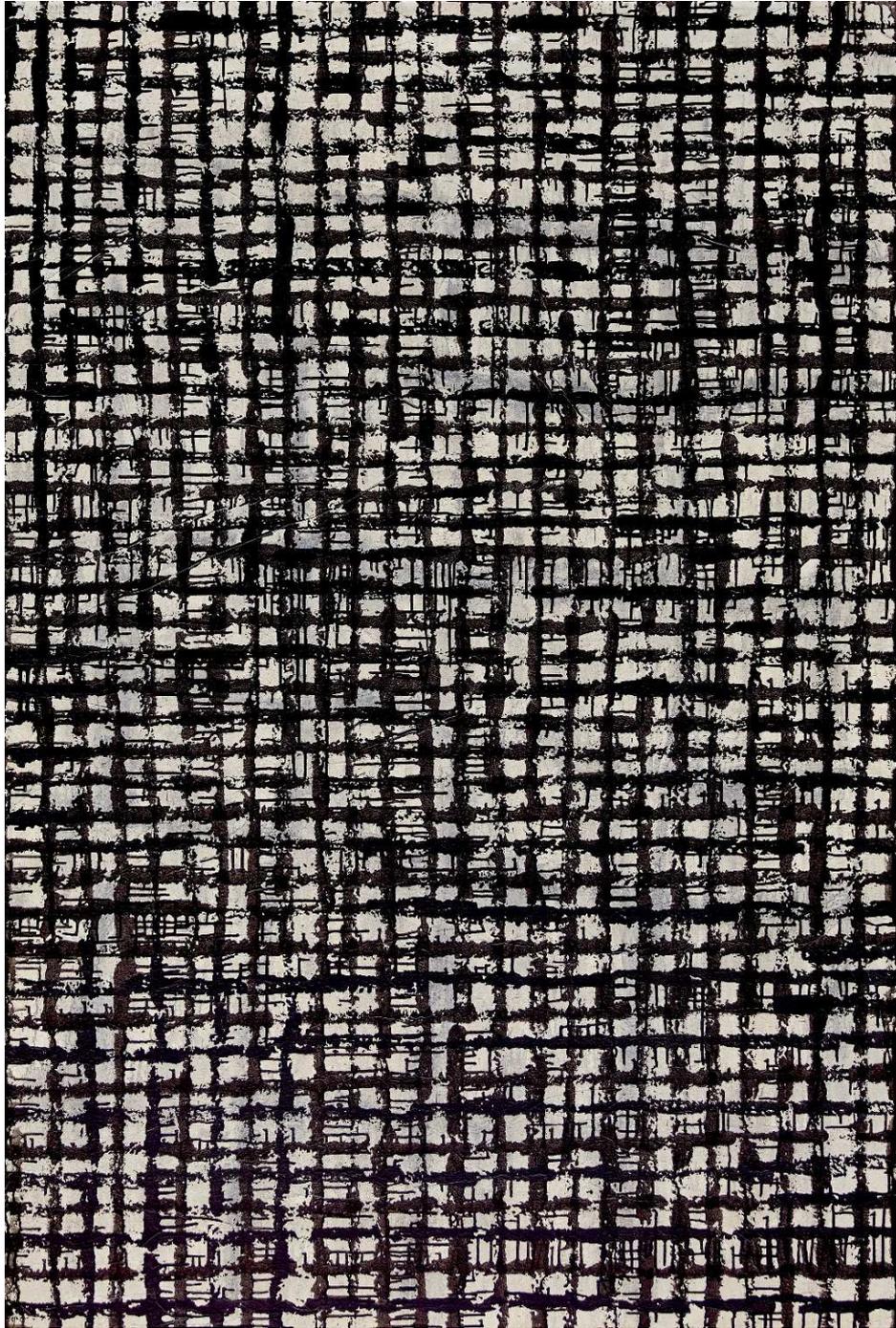
Trame, 130/89, acrylique sur toile, 2017



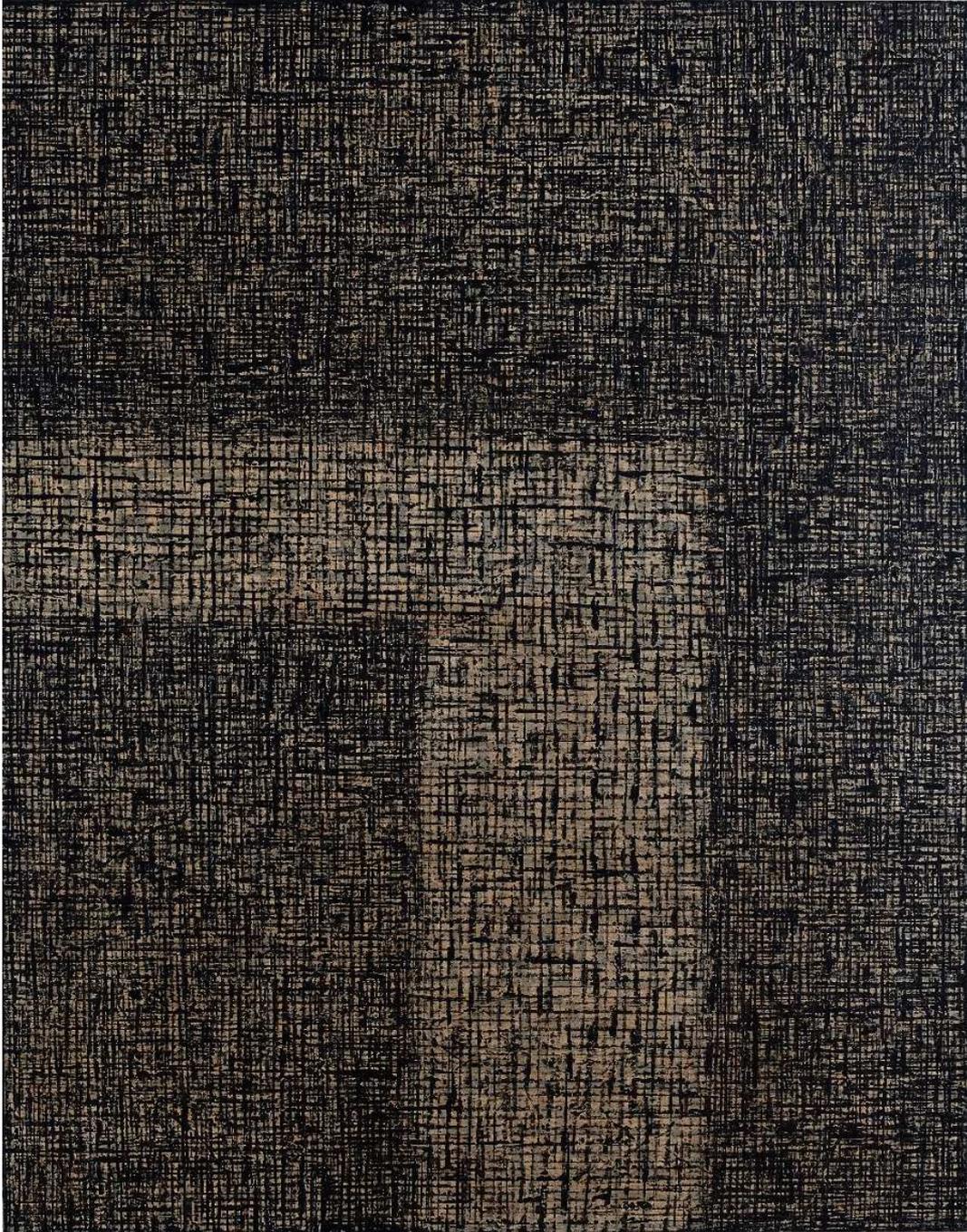
Trame, 100/100, acrylique sur toile, 2017



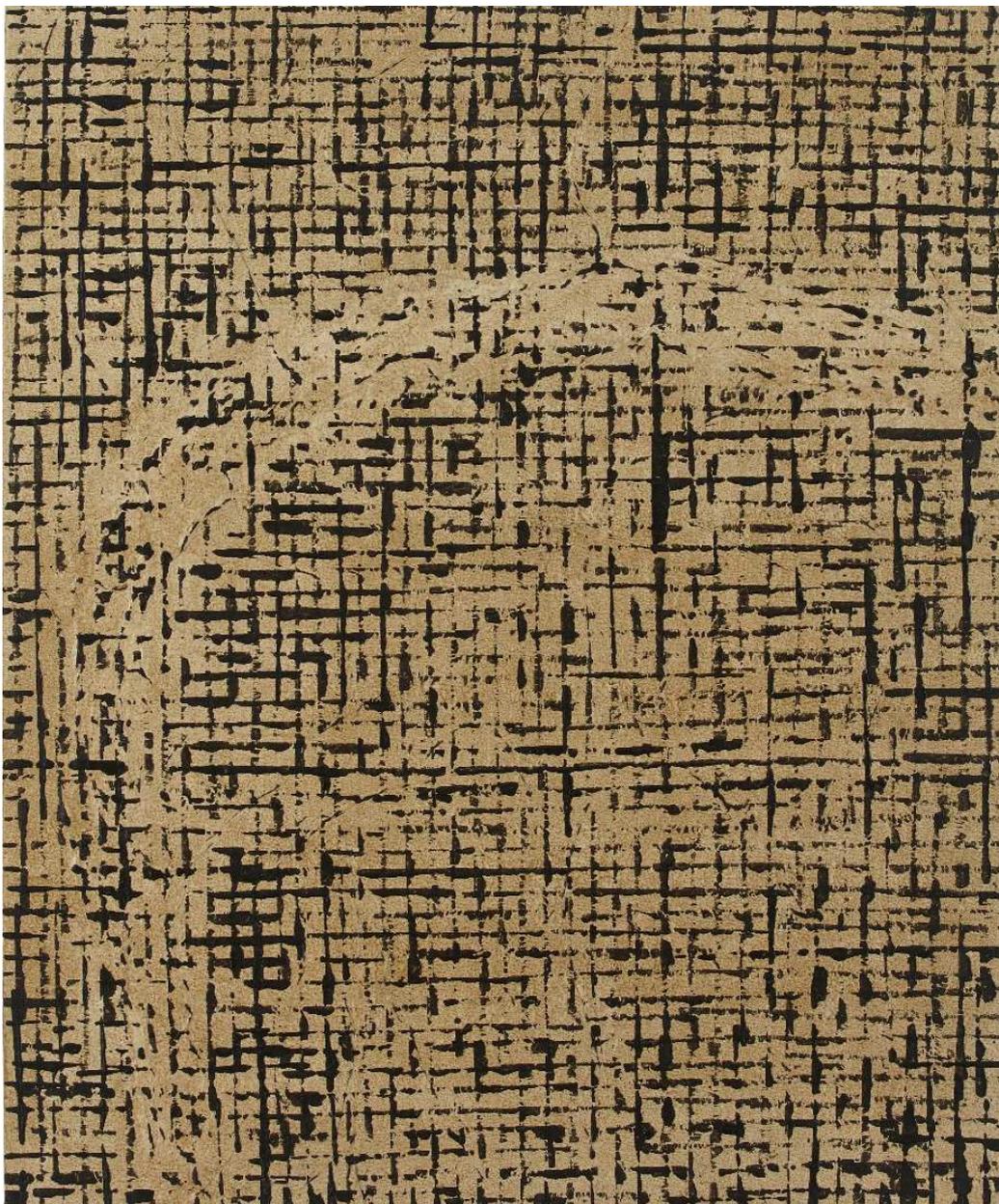
Trame, 130/97, acrylique sur toile, 2019



Trame, 195/130, acrylique sur toile, 2019



Trame, 146/114, acrylique sur toile, 2017



Le chemin, trame, 92/73, acrylique sur toile, 2016

-
- ¹ Edgar Morin, *La Méthode tome 3, La connaissance de la connaissance*, Paris, Seuil, 1986..
- ² Marcel Griaule, *Dieu d'eau, Entretiens avec Ogotomméli*, Paris, Fayard, 1966.
- ³ Pierre Rickmans, *Les propos sur la peinture du moine Citrouille-Amère, traduction et commentaire de Shitao*, Paris, Plon, 2007.
- ⁴ John Dewey, *La quête de certitude. Une étude de la relation entre connaissance et action*, Paris, Gallimard, 2014.
- ⁵ Nicolas de Cues, *La docte ignorance*, Paris, Flammarion, 2013.
- ⁶ Albert Einstein, *Comment je vois le monde*, Paris, Flammarion, 2009.
- ⁷ François Jullien, *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*, Paris, Galilée, 1989.
- ⁸ Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil, 1997.
- ⁹ Cf. une version récente du *Yi Jing*, traduite et enrichie de précisions et commentaires par Cyrille J.-D. Javary, présentée et commentée par C. J.-D. Javary et Pierre Faure, *Yi Jing. Le livre des changements*, Paris, Albin Michel, 2012.
- ¹⁰ Gérard Gigand et Jean-Pierre Bréchet, *Le partiel, le partial, le parcellaire*, Préface d'Edgar Morin, Editions Opéra, 2015 ; Jean-Pierre Bréchet et Gérard Gigand, « La perception au fondement de la connaissance. Les enseignements d'une ingénierie représentationnelle ternaire », *Natures Sciences Sociétés*, n°23, 2015, p. 120-132.
- ¹¹ Michel Cassé, *Du vide et de la création*, Paris, Odile Jacob, 1993.
- ¹² Le *procès* comprise expression du flux du monde dans lequel s'inscrit la vie (François Jullien, *Procès ou création*, Paris, Seuil, 1989).
- ¹³ Werner Heisenberg, *Philosophie. Le manuscrit de 1942*, Paris, Seuil, 1998.
- ¹⁴ Umberto Eco, *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992.

Nous tenons ici à remercier les auteurs des textes cités car leurs écrits ont nourri notre propre réflexion. Il est parfois fait référence à ces auteurs et leurs écrits mais cela ne suffit pas à dire leur importance. Les travaux sur la complexité d'Edgar Morin méritent une mention spéciale, ils nous inspirent depuis longtemps.

Des auteurs qui n'ont pas été évoqués auraient aussi mérité de l'être. Qu'ils veulent bien nous excuser en comprenant que la tonalité générale de ce petit texte excluait que nous multiplions les références.



Editions Poétiques du Grand Chêne
44240 La Chapelle sur Erdre

Septembre 2020